

Québec français



Nouveautés

Numéro 105, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (105), 4–20.

BIOGRAPHIE

François RICARD
Christian BOBIN

CHANSON

Aurelien BOIVIN
Roger CHAMBERLAND
André GAULIN
Jean MARCEL

CHRONIQUES

Josée LEGAULT

ÉDITION CRITIQUE

Yvan G. LEPAGE

ESSAIS

Robert DOLE
Georges DOR
Sergio KOKIS
Pierre MONETTE

ÉTUDES

Pierrette BOUCHARD
Gaëtan BRULOTTE
Yvan LAMONDE
Michel LAROUCHE (dir.)
Matthew LIPMAN
Alain Bernard MARCHAND
Jean-Claude SAINT-AMANT
Catherine SAUTER (dir.)
Stéphane VACHON (dir.)

MANUEL

Mohamed Issaoui MANSOURI

NOUVELLES

Jocelyne GOSSELIN
Daniel ZIMMERMANN

POÉSIE

Maurice CADET
Paul CHAMBERLAND
Carle COPPENS
Hélène DORION

RÉCITS

Isaac BABEL
Bernard LEVY
Regine ROBIN
Gerald TOUGAS

ROMANS

Jacques BOULERICE
Stéphane BOURGUIGNON
Genevieve BRISAC
André BROCHU
Jeanne-Mance DELISLE
Michel DEON
Gilbert DUPOIS
Jerome ELIE
Elisabeth GILLE
Sheridan LE FANU
Michel LEFEBVRE
Anne LEGAULT
Nando MICHAUD
Daniel PENNAC
Tayeb SALIH
Paco Ignacio TAIBO II
Louise TREMBLAY-D'ESSIAMBRE
Elisabeth VONARBURG



INDEX DES AUTEURS

BIOGRAPHIE

GABRIELLE ROY / UNE VIE

François RICARD

Boréal, Montréal,

1996, 646 p.

Depuis la parution de *La détresse et l'enchantement*, François Ricard nous promettait une biographie exhaustive qui en serait, de l'extérieur cette fois, un moyen de prolongement. En cours de travail, il avait souligné l'extrême difficulté devant laquelle il se trouvait par rapport à la vie de l'écrivaine qui avait elle-même tenté de dresser dans son œuvre un portrait de sa propre personnalité.

C'est donc à une tâche d'objectivation que s'est attelé le biographe, dans *Gabrielle Roy / Une vie*, pour permettre aux lecteurs de la grande romancière d'entrer dans son monde intime, élucidant par là un peu du mystère qui avait entouré sa personne et refaisant du même coup l'image que cette femme secrète avait bien voulu laisser d'elle. L'ouvrage est monumental : plus de 600 pages divisées en 9 chapitres que l'auteur s'emploie consciencieusement à éclairer par deux autres sections, « Notes » et « Sources », qui viennent appuyer son interprétation des années d'enfance jusqu'à la mort de Gabrielle Roy.

Le livre, superbement écrit, est une fresque passionnante qui se lit comme un roman. Grâce à un dépouillement rigoureux d'archives et à une interrogation systématique des témoins de la vie de Gabrielle Roy, nous sommes à même de comprendre mieux l'âme tourmentée de cette femme et l'absolu de sa vocation d'écrivaine. Déchirée entre ses devoirs humains et sa mission d'écriture, Gabrielle Roy s'est donnée entièrement à ses livres : elle a vécu pour écrire et elle a écrit pour vivre.

Malgré l'amitié et l'admiration qu'il portait à l'artiste, Ricard ne se montre



jamais complaisant envers la femme. De même, il affirme son impuissance à pénétrer parfaitement le « moi insaisissable » du personnage. Si des lecteurs peuvent l'accuser de faire de Gabrielle Roy un portrait parfois antipathique, ils sont pourtant redevables à Ricard de son approche honnête, étayée de preuves solides expliquant une bonne partie de l'énigme que représente l'auteure.

CHRISTIAN BÉLANGER

LA PLUS QUE VIVE

Christian BOBIN

Gallimard, Paris,

1996, 103 p.

Collection « L'un et l'autre »

Il y a des livres rares qui vous bouleversent, vous font chavirer, vous émeuvent au delà de toute mesure, et qui s'impriment dans votre mémoire, sans espoir d'en être effacés un jour. *La plus que vive* de Christian Bobin fait partie de ceux-là. Cette courte biographie, si peu une biographie, raconte la vie, et surtout le vide laissé par la mort de Ghislaine, une femme que l'auteur a bien connue, et aimée, une femme d'une quarantaine d'années, morte à la suite d'une rupture d'anévrisme. Mais ce dont Bobin parle, c'est surtout de lui, de ce que la



disparue représentait pour lui, de la cruauté de son absence.

Avec l'infinie simplicité des mots, par le biais d'une étonnante et très touchante poésie, à l'aide d'une sensibilité extrême, Bobin nous fait pénétrer dans l'univers à la fois éthéré et rempli de lumière de cette femme dont on n'apprend jamais la moindre caractéristique physique. Décrite comme une présence rassurante, puis comme une disparue qui nous hante, la « plus que vive » n'en devient que plus humaine et plus vraie. Bref, un beau livre, une belle leçon de vie, une somme de poésie, malgré ses maigres 103 pages. En fait, heureusement que cet ouvrage reste si court : il s'en dégage une insoutenable tristesse, de sorte qu'il faut s'armer d'une boîte de papiers-mouchoirs pour passer à travers.

CHRISTIANE LAHAIE

CHANSON

LA CHANSON DE ROLAND

Version moderne en prose

par Jean MARCEL

PCL / Lantôt éditeur,

Montréal, 1996, 144 p.

Le plus ancien chef-d'œuvre de la littérature française, *La Chanson de Roland*, s'inscrit dans la lignée des chansons de geste composées principalement pendant la période des Croisades, soit entre le XI^e et le XIV^e Siècle. Bien qu'on ignore toujours à quel moment précis elle vit le jour, on présume qu'elle a été récitée en 1066, pendant la bataille de Hasting, à la cour de Guillaume le Conquérant. Elle aurait tout au moins été produite par un écrivain unique qui signe Turolf, mais, de celui-ci, ne nous est malheureusement pas restée la moindre indication biographique. Témoin d'un âge résolument fascinant, la geste développe un thème fondamental à la féodalité chrétienne, celui de la bataille contre les Sarrasins. Alors que les troupes impériales de Charlemagne affrontent avec pittoresque les guerriers païens,

l'œuvre devient l'occasion d'exalter le sentiment patriotique et religieux.

En fait, *La Chanson de Roland* repose sur un événement historique qui s'est déroulé le 15 août 778 : en franchissant Roncevaux, l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne se voit assaillie par les Basques. Cependant, l'épopée n'est pas une reconstitution exacte de cette célèbre embuscade ; elle s'en inspire en vue de la magnifier et de lui conférer une stature légendaire. Quatre parties composent le récit : la trahison de Ganelon, la bataille épique où brille le preux Roland, le châtimement des ennemis païens réunis sous l'égide du roi Marsile et la punition du renégat. Par-dessus tout, *La Chanson de Roland* traduit admirablement le culte (très représentatif de l'époque carolingienne) voué à la force physique, mais aussi le mépris du chevalier devant la souffrance, la fatigue ou la mort. Les personnages de la geste, de Roland à Bramimonde, d'Olivier à Ganelon, ont profondément marqué la littérature occidentale, du *Roland furieux* de l'Arioste jusqu'au *Chevalier inexistant* de Calvino, où les allusions à la célèbre épopée sont à peine voilées.

Éminent spécialiste de littérature médiévale et brillant écrivain, Jean Marcel était tout désigné pour apporter une nouvelle vitalité à cette œuvre classique et la rendre conséquemment accessible à un vaste public québécois. Jean Marcel a revivifié la chanson de geste en transposant les décasyllabes répartis en 291 laisses assonancées dans une prose tout aussi lumineuse que limpide. D'ailleurs, il a pu travailler à partir du texte original, la fameuse copie du manuscrit conservé par la bibliothèque de l'Université d'Oxford. Lecture captivante, *La Chanson de Roland* garde, près de mille ans après sa présumée composition, toute sa musicalité, sa vigueur et son éclat. De surcroît, plus d'une douzaine



d'illustrations médiévales (miniature, tapisserie, peinture) viennent rehausser sa valeur qui, en tant que texte, est absolument inestimable. Pour ceux qui n'en possèdent encore aucune édition, celle que publie Lanctôt éditeur s'avère incontestablement l'une des meilleures, idéale pour toute bonne bibliothèque personnelle.

PATRICK BERGERON

TOUT FÉLIX EN CHANSONS

Roger CHAMBERLAND,
André GAULIN, Aurélien BOIVIN
Nuit Blanche éditeur,
Québec, 1996, 285 p.

En complément aux compilations des chansons de Félix Leclerc, reprises sur disques depuis 1988, voici un recueil de tous les textes du poète-chanteur. Le dernier remontait à 1970, *Cent chansons*, chez Fides. *Tout Félix en chansons* comprend aussi quelques textes jusque-là inédits et d'autres chansons écrites après 1970.

L'ouvrage se divise en quatre parties. La première, signée André Gaulin, présente un survol de la carrière du poète-écrivain et chansonnier. La deuxième section regroupe 138 chansons, connues et moins connues, du « faiseur » de chansons, comme Félix se définissait lui-même. Celles-ci sont colligées en ordre alphabétique et non par thème ou en ordre chronologique. Une dizaine de pages regroupant quelques photos de l'artiste complètent la partie des textes de chansons. La dernière partie, rédigée par Aurélien Boivin, comprend la chronologie, la discographie, la bibliographie ainsi que l'index des chansons et les premiers vers de chacune d'elles. Cela permet de mieux retrouver le thème de chaque chanson.

Il est intéressant de découvrir le nombre de sujets que Félix aborde dans ses chansons. Il parle d'amours, autant heureuses que malheureuses. D'autres textes

sont plus humoristiques, bien qu'inspirés par des faits tragiques (« L'héritage », « Sors-moi donc Albert »...) Certains sont tout simplement une façon bien personnelle à Leclerc de montrer l'absurdité des choses (« Contumace », « La chanson du pharmacien »).

L'auteur emploie un vocabulaire d'une belle simplicité. C'est par la richesse de la métaphore que les textes du chansonnier sont remarquables. Ils sont parfois près de la fable, du conte ou de la chanson folklorique.

On peut reconnaître deux périodes dans ses chansons. L'une plus poétique, de « Notre sentier » (1934), sa première chanson, à « En attendant l'enfant » (1969). Mais à partir de 1970, année marquante pour le Québec, Le chansonnier éclate avec « L'alouette en colère ». Ici commence la période plus engagée du poète où il écrit des textes de grande intensité. Il faut relire « La nuit du 15 novembre » pour vouloir réentendre *ad libitum* « À partir d'aujourd'hui on bâtit, on bâtit » et « Mon fils », texte écrit comme une sorte de testament ou une demande de rapatriement : « Finis les migrations, les transits, les voyages [...] Viens savoir si j'existe » ; « Les rogations » aussi, sorte de litanie qui est en fait une prise de conscience de notre Jean-Baptiste national qui se décide enfin à s'approprier ce qu'il avait vendu aux États-Unis ou ailleurs ; comme le dit Félix en fin de chanson : « Salut, bonsoir Jean-Baptiste ».

Tout Félix en chansons confirme l'étendue et la grandeur de l'œuvre de Félix Leclerc. Les textes témoignent d'un « Héritage » qui va au-delà d'un « Bozo » au « Petit bonheur » perdu. La lecture de ces textes donne le goût de réentendre les « classiques » du chansonnier et de découvrir les nombreuses chansons qui demeurent encore inconnues. Il faut enfin souligner la qualité de l'édition.

JEAN-PAUL LEMOYNE

▼ CHRONIQUES

LES NOUVEAUX DÉMONS

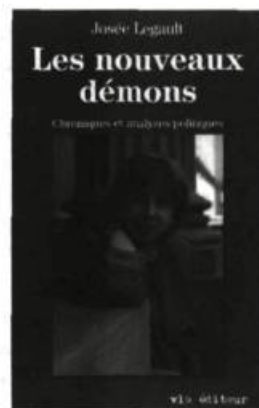
Josée LEGAULT
Vib éditeur, Montréal,
1996, 240 p.
Collection « Parti pris actuels »

Les nouveaux démons propose une sélection de chroniques de la politologue Josée Legault, parues dans *Le Devoir* (sauf deux textes publiés dans *The Gazette*) depuis 1992. Il s'agit de textes où dominent des thèmes qui sont autant de ces « nouveaux démons » annoncés par le titre : « le sort précaire du français, le dénigrement systématique du nationalisme québécois, la montée de la droite, une lutte Québec/Canada qui n'en finit plus, l'érosion de la démocratie [...] et une obsession du consensus » du gouvernement Bouchard (p. 19).

Le regroupement de ces chroniques en un seul volume permet d'apprécier la constance de la pensée de l'auteure, laquelle est au service d'un engagement nationaliste qui va bien au-delà des partis. Il va de soi qu'on prendra plus de plaisir à la lecture de ce livre si on est souverainiste, car Legault fait le plus souvent possible la démonstration que cette option politique est loin d'être traitée équitablement par les tenants du fédéralisme (qu'ils soient québécois ou qu'ils habitent le Canada anglais).

Son analyse du contexte social ou politique est personnelle, à la fois émotive et rationnelle : elle s'inquiète, elle dénonce, attaque tout ce qui lui semble de nature à favoriser les démons qu'elle

entend combattre. Bien que certains textes aient été écrits il y a quelques années déjà, pour commenter l'actualité de façon immédiate et spontanée, les sujets



d'inquiétude de Josée Legault sont, malheureusement, bien loin d'être dépassés.

GILLES PERRON

▼ ESSAIS

LES LANGAGES DE LA CRÉATION

Sergio KOKIS

Nuit blanche éditeur/CEFAN,
Québec, 1996, 77 p.

C'est dans le cadre de ses activités que la Chaire de recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN) a demandé à l'écrivain Sergio Kokis de prononcer une conférence sur les langages de la création, c'est-à-dire comment se forme « la pensée symbolique où s'enracine l'acte de création ». Loin de l'hermétisme qui caractérise souvent ce genre d'essai, les propos de l'auteur du *Pavillon des miroirs*, qui se situent à la croisée de la linguistique, de la littérature, de la philosophie et de la psychologie, montrent de façon claire, et souvent avec humour, comment le sens des

de deux formes de langage qu'il maîtrise assez bien : le discours narratif et la peinture. D'un côté, le but du narrateur est de conduire son lecteur, sans qu'il s'en rende compte, dans un univers fermé, fataliste, où tout est significatif. De l'autre, le peintre crée des tableaux muets qui sont perçus en fonction du contexte immédiat, des expériences et de la disponibilité de l'amateur, donc de façon plus intime. Et alors que le récit convainc aisément, l'art plastique ne fait que montrer, d'où la difficulté de la rencontre entre l'artiste et l'esthète.

Dans de tels méandres, Kokis se révèle un guide exceptionnel. De plus, grâce à certains passages autobiographiques, il nous permet même de mieux le connaître. Quelle prime !

LOUIS FISET

ANNA BRAILLÉ ÈNE SHOT (ELLE A BEAUCOUP PLEURÉ). ESSAI SUR LE LANGAGE PARLÉ DES QUÉBÉCOIS

Georges DOR

Laictôt éditeur, Outremont,
1996, 192 p.

En publiant son essai, Georges Dor s'engage, en bonne partie, dans le chemin tracé par Jean-Paul Desbiens ou, si vous préférez, par le Frère Untel et ses

Insolences. En fait, Dor ajoute très peu à la thèse de Desbiens, si ce n'est qu'il pointe du doigt les nombreux intervenants qu'il juge coupables de la détérioration du parler québécois, voire de l'acculturation de notre peuple. Selon lui, les responsables de cet état des choses sont multiples :

parents, étudiants, professeurs, mandarins du ministère de l'Éducation, etc. Dor cite d'ailleurs abondamment Desbiens, de même que des essayistes contemporains, tel Pierre Foglia, en plus de truffier son ouvrage de nombreux exemples d'expressions propres au jocal et qu'il faudrait bannir. Dor fait aussi un détour du côté des humoristes si

présents dans notre univers culturel quotidien, histoire de leur reprocher l'exploitation éhontée qu'ils font du culte de la médiocrité.

Dor reprend donc, avec une certaine dose d'humour et de cynisme, des propos déjà tenus, et se contente de les réactualiser, ce qui est louable en soi. Cependant, son essai déçoit parce que son contenu semble souvent livré en vrac, écrit sous l'impulsion du moment, et paraît ainsi dépourvu de rigueur ou d'une position idéologique précise et solidement tenue. Parce qu'il veut viser toutes les cibles en même temps, Dor n'en atteint véritablement aucune. C'est dommage, car notre langue parlée reste un sujet pertinent. Je n'hésiterais toutefois pas à mettre ce petit livre entre les mains de certains étudiants convaincus qu'ils s'expriment dans un français correct...

CHRISTIANE LAHAIE

▼ ÉDITION CRITIQUE

MARIE-DIDACE

GERMAINE GUÈVREMONT

Yvan G. LEPAGE

Les Presses de l'Université
de Montréal, Montréal,
1996, 446 p.

Collection « Bibliothèque du
Nouveau Monde »

Ainsi qu'il l'a déjà fait pour *Le Survenant*, premier roman de Germaine Guèvremont, Yvan G. Lepage nous donne à lire, avec *Marie-Didace*, une autre édition critique soigneusement préparée selon toutes les règles de l'art. L'ouvrage est sûr, car Lepage a tenu compte des divers états du texte, depuis le manuscrit qu'il a découvert dans le fonds Alfred-DesRochers, aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke, en passant par la première publication en volume, en 1947 (aux Éditions Beauchemin) puis en feuilleton, dans *Le Monde français*, la même année, l'édition revue et corrigée de 1948, l'édition parue en France (chez Plon), en 1949, celle de la collection du Nénuphar (chez Fides), en 1956, enfin celle de 1958, publiée dans

la même collection et qui constitue le texte de base, puisque c'est la dernière à avoir été revue et corrigée du vivant de la romancière. Ajoutons que l'auteur de l'édition critique a aussi tenu compte des deux chapitres du roman parus auparavant dans les revues *Gants du ciel* (en 1945) et *Liaison* (en 1947).

Lepage est parvenu à son objectif majeur : doter les chercheurs d'un texte sûr de *Marie-Didace* qu'il a établi soigneusement au plus près de la forme définitive qu'a voulu lui donner son auteure, « tout en le dégageant des éléments étrangers (fautes, coquilles, etc.) qui ont pu intervenir dans le cours du temps ». Il a encore tenu compte des nombreuses transformations apportées à tous les états antérieurs du texte.

Pour y arriver, il a suivi à la lettre le protocole du projet de Corpus d'éditions critiques qui a donné jusqu'ici au moins une trentaine d'éditions critiques qui garantissent l'authenticité des textes ainsi que leur lisibilité. Ce protocole, qui n'est pas compliqué, donc facile à comprendre même pour un profane, est en voie de devenir « un outil méthodologique pour de nombreux projets, au Canada et ailleurs ». Son édition critique constitue d'ailleurs un modèle du genre car l'auteur, précis et méticuleux, n'a rien ménagé pour enrichir son texte. C'est ainsi qu'il a puisé à de nombreuses sources documentaires pour ajouter une foule de renseignements susceptibles d'enrichir la compréhension littérale de son texte. Les nombreuses références au *Survenant*, roman publié deux ans avant *Marie-Didace*, de même que les notes qu'il fournit en fin de volume, après les variantes, sont d'un apport considérable. Quant aux variantes, elles témoignent des transformations qu'a subies le texte du roman au cours des ans et du grand souci de précision de l'auteur de cette édition critique. Grâce à lui, les chercheurs peuvent enfin compter sur une solide édition de *Marie-Didace* à



objets se modifie par la traduction d'une forme d'expression vers une autre.

L'acte créateur apparaît comme un changement de perspective, un réarrangement ludique de ce qui nous entoure. L'artiste remodèle ce qu'il perçoit en privilégiant une vision nouvelle, originale, et traduit le réel sous des aspects inhabituels. Ainsi « il se déplace sur le quotidien avec le pouvoir de l'envisager autrement que ce qu'il paraît être. » Pour bien expliquer sa pensée, Kokis se sert



laquelle ils pourront puiser en toute sûreté.

Si les nombreuses variantes nous aident à comprendre les divers états du texte et à mieux connaître en fait son histoire, les explications que fournit l'auteur ne sont pas moins utiles. Elles nous éclairent sur telle correction, sur son importance ou sur sa valeur. Sont aussi d'un grand intérêt la chronologie de la vie et l'œuvre de Madame Guèvremont (établie avec soin qui corrige une foule d'erreurs), en début d'ouvrage, l'introduction, aussi riche que substantielle, de même que la bibliographie, exhaustive. Les « Notes linguistiques et glossaire », en fin de manuscrit, seront utiles aux linguistes, qui y trouveront la liste détaillée des mots et expressions utilisés par Germaine Guèvremont dans son roman et qui sont propres au parler canadien, de même qu'aux amateurs, qui y trouveront les explications facilitant la compréhension du texte.

Voilà assurément un ouvrage scientifique de grande valeur, œuvre d'un grand spécialiste de Germaine Guèvremont.

AURÉLIEN BOIVIN

POUR EN FINIR AVEC LES INTÉGRISTES DE LA CULTURE

Pierre MONETTE

Boréal, Montréal, 1996, 207 p.

La collection « Pour en finir avec » des Éditions Boréal s'est attaquée avec plus ou moins de bonheur à l'antiaméricanisme, à l'école, l'économisme, l'excellence, l'plympisme, aux casse-cul, aux ennemis de la télévision, aux psy et aux intégristes de la culture. Pierre Monette, qui avait déjà fait paraître *L'immigrant Montréal* dont j'avais traité dans ces pages, s'attaque dans son nouvel essai à ceux-là mêmes qui, au nom de la Culture Française, pourfendent tout ce qui ressemblerait de près ou de loin à la culture québécoise et se portent défenseurs de la tradition et de la langue française.

Monette tente de montrer — et il y réussit bien souvent — que la culture québécoise tend à répondre aux attentes du confor-

misme petit-bourgeois qui gomme les différences, souffle les marges et tend à tout aligner sur le *politically correct* si présent chez nos voisins du sud. La tradition française sied très bien à l'idéologie néo-libérale puisque la culture qui y est valorisée est d'une autre époque, coincée dans sa conque socio-historique qu'il est difficile de transposer dans le contexte nord-américain contemporain. Il n'y a pas que la tradition française qui est ainsi passée au crible de l'analyse, mais tout le phénomène de la culture pris dans son ensemble qui est questionné et dénoncé. Comme le souligne à juste titre Monette : « Loin de mettre de l'avant le pluralisme culturel, on le neutralise. Sans jamais donner lieu à un véritable dialogue interculturel, le multiculturalisme dévalorise toutes les formes d'appartenance en les banalisant. » (p. 59)

Culture et langue sont les deux vecteurs touchés par l'analyse critique de Monette qui, avec une rhétorique et une argumentation implacables, remet les pendules à l'heure. Bien sûr, ce n'est pas le discours qu'en certains hauts lieux on aime entendre car il ne s'agit pas pour Monette de dénoncer pour dénoncer, de défendre un quelconque point de vue pro-nationaliste, son objectif était de placer dans son champ de mire l'idéologie néo-libérale qui, au nom de la raison économique, est en train d'asservir tous les champs d'activités humaines, peu importe qu'ils soient commerciaux, sociaux, politiques ou culturels. Cette lecture nous fait prendre conscience qu'il est minuit moins une !

ROGER CHAMBERLAND



LE CAUCHEMAR AMÉRICAIN.
ESSAI SUR LES VESTIGES
DU PURITANISME DANS
LA MENTALITÉ AMÉRICAINE
ACTUELLE
Robert DOLE
VLB éditeur, Montréal,
1996, 139 p.

Beau projet que cet essai sur *les vestiges du puritanisme dans la mentalité américaine actuelle*, mais un projet qui, faute d'une rigueur intellectuelle pourtant indispensable dans ce type d'entreprise, tourne court. En effet, il faudrait parler ici d'un pamphlet plutôt que d'un essai, tant le ton de l'auteur donne dans l'émotivité, tant ses charges sont univoques, et tant ses preuves à l'appui sont parfois... discutables.

Le cauchemar américain n'est cependant pas dépourvu de qualités. Les thèses et les explications que l'auteur propose sur l'individualisme à outrance d'une majorité d'Américains, ainsi que les effets dévastateurs d'une telle attitude sur une société, voire une civilisation, demeurent fascinantes. De même, le chapitre traitant de la cruauté du puritanisme, qui n'est pas sans rapport avec la violence de la culture étasunienne, et celui qui explique pourquoi les Américains tiennent tant à se confesser publiquement, au-delà des limites de la décence aux dires de plusieurs, amènent un éclairage essentiel sur les pratiques sociales et culturelles du peuple le plus puissant du monde.

Malheureusement, monsieur Dôle, un américain d'origine, perd de sa crédibilité en tant qu'essayiste lorsqu'il cite des passages des œuvres romanesques de Joyce Carol Oates parce qu'il les considère comme étant des témoignages aussi valables que n'importe quelle statistique sur les mœurs américaines. La fiction, même réaliste, reste une construction, c'est-à-dire le fruit d'une subjectivité, et une trop grande subjectivité s'impose comme la principale faiblesse de ce pamphlet dont on espérait mieux.

CHRISTIANE LAHAIE

▼ ÉTUDES

GARÇONS ET FILLES :
STÉRÉOTYPES ET
RÉUSSITE SCOLAIRE
Pierrette BOUCHARD
Jean-Claude SAINT-AMANT
Éditions du remue-ménage,
Montréal, 1996, 300 pages.



Les filles réussissent mieux que les garçons à l'école. Ce fait est connu. Ce qui l'est moins, ce sont les facteurs qui pourraient l'expliquer. Dans *Garçons et filles : stéréotypes et réussite scolaire*, Pierrette Bouchard, professeure à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval, et Jean-Claude Saint-Amant, professionnel de recherche au Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire (CRIRES), proposent des éléments de réponse.

Leur étude sociologique repose sur une enquête par questionnaire auprès de 2249 élèves de troisième secondaire provenant de 24 écoles du Québec. L'hypothèse des chercheurs est que « l'adhésion plus ou moins grande des garçons et des filles aux modèles d'identification qu'offrent les pratiques et les stéréotypes sexuels modifie leurs rapports à l'école » (p. 19). Les données recueillies sont comparées en fonction de deux variables indépendantes, le sexe (bien sûr) et le niveau de scolarité des parents.

Dans leur ouvrage, un rapport de recherche au sens classique du terme, les auteurs procèdent à une analyse quantitative détaillée des réponses ; tableaux et données

statistiques pullulent. Ces derniers font ressortir que les garçons adhèrent davantage aux stéréotypes sexuels, notamment à ceux qui vont à l'encontre des exigences de la réussite scolaire. Ainsi les garçons accordent la priorité aux sports comme activité à l'école. Toutefois, cette tendance s'amoindrit chez ceux dont les parents ont un niveau de scolarité élevé. Les filles, quant à elles, s'affranchissent davantage des stéréotypes sexuels et sont proportionnellement beaucoup plus nombreuses (54 %) que les garçons (39 %) à souhaiter se rendre jusqu'à l'université.

Les non-spécialistes des analyses statistiques trouveront quelque peu rébarbative la lecture d'un tel rapport. Pour les autres, ce sera l'occasion d'en apprendre un peu plus sur les facteurs qui expliquent en partie les divergences entre garçons et filles concernant la réussite scolaire.

JEAN-DENIS CÔTÉ

BALZAC.
UNE POÉTIQUE DU ROMAN
Stéphane VACHON (sous la dir.)
XYZ éditeur, Montréal et Presses
Universitaires de Vincennes,
Saint-Denis, 1996, 460 p.

D'écrivain considéré « moderne » au XIX^e siècle, Honoré de Balzac allait représenter au XX^e siècle le modèle même de la tradition, c'est-à-dire tout ce contre quoi le roman (précisément moderne) devait s'élever. À force de visions figées et de combats par trop narratologiques, on avait fini par perdre de vue la diversité, la subtilité et l'« ampleur » mêmes de l'œuvre balzacienne. Les récents travaux de la recherche balzacienne ont creusé et affiné cette diversité, abordant l'œuvre du romancier par des biais nouveaux ou à tout le moins renouvelés : études génériques, génétiques, poétiques, pratiquées elles-mêmes dans leurs frontières les plus mobiles.

Balzac. Une poétique du roman (actes du colloque organisé par Stéphane Vachon à l'Université de Montréal du 2 au 6 mai 1994) propose une trentaine d'études qui

situent Balzac en des lieux multiples de son siècle (et du nôtre). Plus largement, c'est l'esthétique de la prose romanesque (bien au-delà du seul récit) qui se trouve ici abordée et élargie : dans ses rapports avec la peinture et le théâtre (Jean-Claude Morisot), avec la prose des historiens (Paule Petitier), dans une définition du roman comme genre de « l'effacement des genres » (Jeannine Guichardet), pour citer quelques exemples.

Il faut relever la qualité du travail éditorial qui fait de ce collectif un ouvrage unifié et praticable, aux échos bien balisés, ne serait-ce que par les textes liminaires qui introduisent chacune des six parties et en renforcent la cohérence. Il s'agit, hors de tout doute, d'une référence importante pour quiconque veut étudier Balzac.

ISABELLE DAUNAS

TINTIN AU PAYS DE LA FERVEUR
Alain Bernard MARCHAND
Les Herbes rouges, Montréal,
1996, 124 p.

La bande dessinée est souvent associée à l'enfance. Mais l'étude plus poussée de certains classiques montre bien que ce genre ne se limite à aucun groupe d'âge. La masse de publications qui s'intéressent chaque année à l'œuvre de Hergé constitue un bel exemple du caractère savamment organisé de la bande dessinée. Avec *Tintin au pays de la ferveur*, Alain Bernard Marchand parvient à hausser l'univers de Tintin au rang de lecture « sérieuse », sinon classique, riche de sens comme peuvent l'être quantité de classiques « pour adultes ».

Marchand nous montre à lire les aventures de Tintin non pas à travers chacun des albums, mais au fil des vingt-deux livres qui s'inscrivent chacun dans une suite logique et finement construite. Intéressé avant tout par les multiples voyages de Tintin qui s'avèrent autant de moyens

d'appréhender le monde, l'auteur s'attarde plus longuement sur un album qu'il affectionne tout particulièrement : *Tintin au Tibet*. Dans cette aventure, Tintin ne voyage pas pour combattre un quelconque malfaiteur, comme il lui arrive souvent de le faire ; il quitte Moulinsart par amitié, par amour, pour retrouver son ami Tchang dont l'avion s'est écrasé au cœur de l'Himalaya. Hergé se serait davantage investi dans cet album où le jeune reporter combat ses propres limites physiques et psychologiques pour porter secours à un des seuls personnages qui ne lui ait jamais tiré de larmes. La mission de Tintin s'inscrit alors dans une atmosphère de sensibilité, de solitude aussi, qu'Hergé traduit par une environnement désespérément blanc.

Marchand trace une foule de liens avec les autres aventures et réussit à montrer comment la relation de Tintin et Tchang, dans *Tintin au Tibet*, s'avère le point fort de l'œuvre de Hergé. Il remonte à la première apparition de Tchang dans le quatrième album, *Le Lotus bleu*, qui constitue selon lui un deuxième départ pour Tintin dont les aventures précédentes se limitaient trop souvent à l'exposition d'idées reçues. Grâce à son ami Tchang Tchong-Jen, Hergé sensibilise alors son héros aux réalités humaines qu'il découvre. Le sauvetage de Tchang dans le même livre se révèle une première ouverture à l'émotion



pour Tintin en même temps qu'un hommage au collaborateur de Hergé. Tchang ne reviendra que dans *Tintin au Tibet*, pour pousser son ami vers un dépassement de soi irrépressible. Après ce geste

héroïque, Marchand montre que l'univers de Tintin ne sera plus jamais le même : marqué profondément par cette expérience exaltante mais traumatisante, Tintin hésitera à quitter Moulinsart pour accomplir de nouveaux exploits.

Le mérite de Marchand dans son interprétation réside notamment dans la judicieuse insertion de ses expériences de lecteur au fil des réflexions littéraires qu'il développe. Véritable amoureux de Tintin, il pose un regard critique sur la relation intime avec ce héros qui lui a appris à voyager.

ÉRIC FALARDEAU

NI AVEC EUX NI SANS EUX :
LE QUÉBEC ET LES ÉTATS-UNIS
Yvan LAMONDE
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1996, 125 p.
Collection « Terre américaine »

« L'influence américaine sur la culture québécoise est une dimension d'une nouvelle lecture de l'histoire culturelle du Québec que nous proposons », annonce au départ Yvan Lamonde. En effet, dans son court essai historique, l'auteur s'intéresse à l'américanité du Québec et non à l'américanisation qui est une acculturation par nos voisins du Sud. Ainsi il remet en question plusieurs variables, telle l'influence de la France, de l'Angleterre, des États-Unis et de Rome, qui ont joué un rôle dans l'élaboration d'une quête, celle de l'appartenance à l'Amérique.

Trois moments forts de notre histoire sont mis en évidence. Pour des penseurs comme Papineau, la Rébellion de 1837 rappelle la Révolution américaine et les États-Unis, avec leur constitution et leurs institutions mieux adaptées à la nouvelle réalité continentale, deviennent un modèle à suivre. Puis 1860 voit apparaître un conflit entre la « vocation » de la race française en Amérique, proposée, en particulier, par Casgrain, et la « destinée » de la nationalité canadienne-française sur le continent, soutenue, quant à elle, par les libéraux. Enfin, 1945 marque notre entrée dans la toute nouvelle société de consommation

YVAN LAMONDE

NI AVEC EUX NI SANS EUX Le Québec et les États-Unis



et notre participation à l'*American way of life*. Dès lors, on ne peut plus reculer et on se doit de reconnaître l'américanité des Québécois, qui s'exprime dorénavant dans une littérature autonome, plus près de l'étasunienne que de la française.

Bref, Lamonde propose un essai original et très bien documenté qui apporte un éclairage nouveau sur notre histoire et sur notre conception de ce que doit être le Québec.

LOUIS FISET

À L'ÉCOLE DE LA PENSÉE

Matthew LIPMAN

(traduction de Nicole Decostre)

De Boeck & Larcier s.a.

Bruxelles, 1995, 348 p.

Collection « Pédagogies en développement »

La philosophie pour enfants fait maintenant partie du paysage de l'éducation. De plus en plus d'enseignants et d'enseignantes du primaire (et du secondaire dans une moindre mesure) transforment leur classe en communauté de recherche philosophique. Mais qu'est-ce que cela présuppose ? À l'école de la pensée (traduction de *Thinking in Education*) nous plonge dans les réflexions d'un homme, Matthew Lipman qui, depuis la fin des années 1960, cherche à dégager ces présupposés et à préciser les conséquences qui en découlent. Les principes qui régissent cette approche sont

L'AVENTURE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS EN FRANCE

Michel LAROUCHE (sous la dir.)

XYZ éditeur, Montréal, 1996, 257 p.

Collection « Documents »

Cette étude fort complète de la réception critique, et de la réception tout court, du cinéma québécois en France a de quoi surprendre : contre toute attente, notre cinéma national a connu plus d'insuccès que de gloire chez nos cousins d'Europe. L'ouvrage préconise d'ailleurs une approche pluridisciplinaire, où spécialistes de l'histoire du cinéma, de sa sociologie, de son économie, de son esthétique et de sa sémiologie, conjuguent leurs efforts. Ainsi, le livre se présente comme un ensemble d'articles portant sur cette problématique qu'est devenue l'exportabilité du cinéma québécois, sans pour autant sacrifier l'exhaustivité, ce qui aurait pu être le cas.

Ainsi, des chercheurs reconnus du domaine, comme François Baby, Louise Carrière et Pierre Véronneau, entre autres, dressent un tableau impressionnant de la fortune de films aussi populaires que « Le déclin de l'empire américain » de Denis Arcand, ou le plus récent « Confessionnal » de Robert Lepage. Sont alors exposées des hypothèses expliquant le succès du premier, et l'accueil mitigé réservé au second. « Le miroir et le prisme » de Gilles Thérien conclut l'ouvrage sur une note à la fois triste et porteuse d'espoir : puisque notre cinéma ne fait pas la une des journaux parisiens, c'est peut-être qu'il véhicule une idéologie de plus en plus éloignée de celle de nos ancêtres. Aussi, l'enfant n'a plus à chercher l'assentiment du père... Devenu adulte, notre cinéma a désormais le droit d'évoluer et de trouver son marché ailleurs. À noter aussi : une série d'annexes comportant des statistiques très révélatrices. *L'aventure du cinéma québécois en France* est donc à lire pour mieux comprendre les nouveaux enjeux du cinéma d'ici.



LE DOCUMENTAIRE.

CONTESTATION ET PROPAGANDE

Catherine SAOUTER (sous la dir.)

XYZ éditeur, Montréal, 1996, 161 p.

Collection « Documents »

Actes d'un colloque qui s'est tenu lors du Congrès des Sociétés savantes, à l'UQAM, en 1995, année du centenaire du cinéma, *Le documentaire. Contestation et propagande* contient une douzaine d'articles qui, toujours en rapport avec le phénomène du documentaire, varient toutefois énormément, tant dans l'approche que préconisent les différents collaborateurs, que dans le corpus étudié. Certains réfléchissent sur la nature, les possibilités et les limites du documentaire en tant qu'instrument de propagande ou de contestation. Par exemple, Ouseynou Diop dresse un portrait fascinant du documentaire sur le continent africain, où étrangers et autochtones divergent grandement sur les plans idéologique et esthétique. D'autres optent pour des études de cas : « Taire des hommes », de Mireille La France, ou « The Journey » de Peter Watkins, d'Yves Laberge. Ce dernier, d'ailleurs, traite d'une confrontation cinéma / télévision au terme de laquelle le petit écran sort nettement perdant. En outre, Charles Perraton, de même que Louise Surprenant et Werner Nold, s'attardent plus spécifiquement aux aspects techniques du documentaire, notamment la prise de vue et le montage. Bref, un excellent collectif à consulter par ceux qui s'intéressent au documentaire, cet autre visage du cinéma qu'on néglige trop souvent.

CHRISTIANE LAHAIE

Les fous de Bassan, Yves Simoneau, 1986.



multiplés et, dès l'introduction, l'auteur nous avertit qu'il faudra tenir compte de plusieurs perspectives : philosophiques, certes, mais aussi pédagogiques, psychologiques, sociologiques, et historiques.

Comment apprendre à des citoyens vivant dans une démocratie à devenir raisonnables ? Telle est, pourrait-on dire, la question de fond qui traverse ce livre. Allant de considérations très détaillées portant sur la nature de la pensée critique à celles plus floues touchant la pensée créatrice, Lipman nous conduit peu à peu vers l'hypothèse que l'apprentissage du jugement est au cœur du problème, car on ne saurait être raisonnable sans faire preuve d'une rationalité tempérée par le jugement. Celui-ci suppose un dialogue constant entre différents aspects de l'être humain. Il faut lui adjoindre le contexte social d'une communauté de recherche philosophique. Dans ce cadre pédagogique, l'enseignant perd son rôle d'autorité d'information mais conserve celui d'autorité instructive. Penser en communauté, à l'image d'un jury qui délibère, implique une transformation radicale de l'art d'enseigner que plus d'un chapitre dans le livre de Lipman tente de manifester.

En outre, la transformation de la classe, voire de l'école, en communauté délibérative n'est pas sans conséquences sur le plan politique. En effet, « le changement institutionnel qui produira une éducation devenue recherche et faite pour la recherche engendrera une société prête pour une démocratie en recherche et non pour une simple démocratie » (p. 293).

Même si elle ne m'a pas semblé tout à fait satisfaisante, la traduction française de ce livre arrive à point. Le Québec, la Belgique et tout récemment la France font de plus en plus de place à l'approche Philosophie pour enfants. Par delà la pratique, il importe de pouvoir réfléchir aux présupposés et aux conséquences qui sont en jeu au moment de transformer sa classe en communauté de recherche.

MICHEL SASSEVILLE

**L'UNIVERS DE
JEAN-PAUL LEMIEUX**
Gaëtan BRULOTTE
Fides, Montréal, 1996, 277 p.

Au *templum* de la peinture canadienne, Jean-Paul Lemieux fait office aujourd'hui de figure consacrée. Il est vrai que la grande circulation de sa production, qui s'élève à plus de 400 œuvres, y joue pour beaucoup : des lithographies aux timbres-postes, les paysages hivernaux ou les silhouettes spleeniques peints par Lemieux appartiennent plus que jamais au patrimoine artistique national. Grâce à leur « moralité », dirait Brulotte, car elle donne à l'œuvre de Lemieux une double fonction : investissement et transformation d'une réalité commune qui nous interpelle tous.

Ce livre, que Brulotte a amorcé en 1988, parachève un pari que l'auteur s'est lancé : trouver les signes de l'unité, de la cohérence imaginaire qui jalonnent l'œuvre du peintre, divisible en trois périodes (primitive, classique et de maturité). Il s'agit d'une entreprise périlleuse, mais dont Brulotte s'acquitterait plutôt bien. Aussi prend-il soin d'étayer sa démarche sur des procédés à l'aide desquels il se sentira à son aise de travailler. Prudemment, Brulotte s'introduit lui-même comme un « amateur » qui livrera un commentaire de soliste où tout objet de savoir devra préalablement avoir été déduit d'un objet de plaisir. Restreignant ses sources à la seule œuvre de Lemieux, Brulotte propose un discours esthétique sous le sceau d'un intimisme discret et retenu. Intimisme qui n'exclut pas une certaine rigueur, au contraire : Brulotte se bâtit un système qui lui servira de mode d'appréhension picturale. Ce système, qu'il nomme « sémiographie », vise la reconstruction et le réaménagement en signes verbaux d'un espace regardé, et prend corps à partir des réflexions de Barthes sur l'art dans *L'obvie et l'obtus*. Il ne restera plus qu'à reconstruire un récit à partir du récit intérieur de l'artiste que Brulotte tente de retrouver, et le

langage utilisé empruntera autant à Bachelard qu'à Lipovetsky, parmi une série d'autres théoriciens. En résulte une méthode évolutive, certes, mais, simultanément, une démarche pour le moins alambiquée de la part de quelqu'un qui prétend retracer, en « amateur », la rencontre de « deux solitudes », celle du peintre et celle du spectateur.

Par contre, en dépit des liens singuliers qui ressortent çà et là, Brulotte mithridatise les parties fielleuses de sa réflexion et aboutit à des conclusions qui, *a fortiori* parce qu'elles restent ouvertes, sont dignes d'intérêt. Se basant sur un axe double *espace-temps* et *corps-relation à l'autre*, l'auteur livre dans son essai un examen des rapports (thématiques, perceptifs, locatifs, moteurs et autres) entre la peinture et le monde social, rapports à travers lesquels se dessine une image de l'humain. Car, au bilan, l'œuvre de Lemieux apparaît à Brulotte comme une épopée subjective d'ouverture sur le monde de l'autre, par un biais plus prospectif que passéiste : le peintre dépasse les réalités de la tradition nationale en vue de (ré)activer des interrogations de plus vaste envergure. Lemieux peignait le discours du sujet dont les aléas des passions étaient ensermés dans la toile.

PATRICK BERGERON

▼ JOURNAL

**JOURNAL D'UN PATRIOTE EXILÉ
EN AUSTRALIE (1839-1845)**
François-Marie LEPAILLEUR
Texte établi avec introduction
et notes par Georges AUBIN
Septentrion, Sillery
1996, 411 p.

Exilé en Australie à la suite de la rébellion de 1838, François-Maurice Lepailler, dans son *Journal d'un patriote exilé en Australie*, note quotidiennement les peines et les malheurs qui l'accompagnent, lui et ses 57 compagnons d'infortune, durant les quelque 64 mois que dure sa captivité.

Le récit de Lepailler, publié intégralement pour la première fois, est établi, annoté et présenté par Georges Aubin. L'introduction permet de présenter l'auteur et de situer rapidement le contexte socio-politique de l'époque trouble de 1837-1839. Commence ensuite le journal de Lepailler, tenu presque quotidiennement de la première (le 25 septembre 1835) à la dernière journée de son exil (le 19 janvier 1845).

Le patriote tient son journal afin de le présenter un jour à sa femme, Domitilde, qu'il a laissée derrière lui avec deux jeunes enfants sur les bras, sans autre ressource que la charité publique. Toutes ses pensées et ses inquiétudes se tournent d'ailleurs vers sa chère famille, qu'il rêve de revoir avant sa mort.

En attendant ce pardon qu'il souhaite chaque jour un peu plus, Lepailler note tous les événements qui meublent la vie quotidienne des prisonniers politiques canadiens. L'auteur en profite alors pour juger le comportement parfois désobligeant de ses compatriotes et il s'indigne des mœurs dépravées qu'il découvre sur la terre d'exil : le long voyage vers le pénitencier de Long Bottom, les années de détention, les conflits et les misères du groupe de patriotes



canadiens, Lepaillier rend compte de tous les détails de la vie de forçat.

Malgré quelques longueurs, le récit, écrit au son, est, somme toute, émouvant et il représente un document historique incontournable.

DAVE PÉPIN

▼ NOUVELLES

NOUVELLES DE LA

ZONE INTERDITE

Daniel ZIMMERMANN

Paris, Actes Sud, 1996, 103 p.

Collection « Babel »

Daniel Zimmermann, auteur des *Nouvelles de la zone interdite*, décrit les dessous de l'occupation française de l'Algérie à partir de ses expériences personnelles. Cet ancien militaire

français cogne dur et dénonce cet épisode inhumain, tant pour les soldats que pour les Algériens par des récits brefs et crus, dont la parution a incidemment fait scandale et suscité un procès au début des années soixante. C'est que Zimmermann raconte tout simplement la cruauté des occupants envers les autochtones, et l'explique à la fois par le racisme ambiant et par la détresse affective des occupants.

Si ces récits jouent un rôle essentiel en tant qu'instrument de dénonciation, mais aussi comme catharsis pour leur auteur, on peut s'interroger sur leur littérarité. En effet, suffit-il de jeter carrément à la face des lecteurs des faits aussi insoutenables que véridiques pour faire œuvre littéraire ? On a ici affaire à un recueil dont la valeur documentaire reste indéniable, mais où, par contre, l'absence de

relief dans l'écriture et le côté lapidaire de la narration rendent problématique l'appellation même de « nouvelles » attribuée à ces textes. Peut-être craignait-on d'atténuer ainsi l'impact, bien réel, de ceux-ci ?

GEORGES DESMEULES

LA VIE D'ARTISTE

Jocelyne GOSSELIN

Lancôt éditeur, Outremont

1996, 167 p.

Dix-neuvième ouvrage publié chez le nouvel éditeur Lancôt, *La vie d'artiste* de Jocelyne Gosselin compte onze « nouvelles », souvenirs des années de bohème, réminiscences du passé vécues par une même narratrice (l'auteure ?), une artiste, écrivaine prise par l'écriture de nouvelles et de romans qui sont

abandonnés en cours de rédaction ou simplement refusés par les éditeurs. Un point de vue constant des événements assure donc une uniformité des textes de ce recueil.

Les nouvelles portent toutes des noms de rues : Coronet, des Commissaires, Tupper, Konningneweg, du Dragon, boulevard Saint-Germain... Autant de lieux arpentés par ce personnage semi-fictif à la recherche du bonheur et de quelques amis pour prendre un verre dans un des nombreux bars, bistrot, cafés fréquentés par ce « je » anonyme. Une promenade sous la pluie le dimanche, dans « Rue Crescent », devient l'occasion de réflexions, de souvenirs et de rencontres avec des connaissances, dont ce felquiste enragé et plus tard emprisonné. « Hill View » a pour décor la Jamaïque et la consommation de *Red*

▼ MANUEL

LE PETIT MANSOURIS. TOUS LES VERBES USUELS ENTIÈREMENT CONJUGUÉS ET ORTHOGRAPHIÉS

Mohamed Issaoui MANSOURIS

Les Éditions C. A. P. T. inc., Montréal, 1996, 222 p.

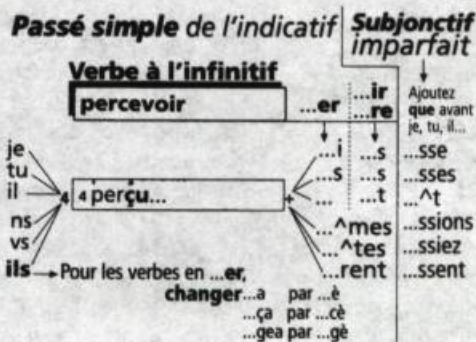
Après plusieurs années de recherches et d'expérimentation, Mohamed Issaoui Mansouris fait paraître son guide de conjugaison des verbes usuels en français destinés à « répondre aux besoins des enfants » de niveau primaire, comme le spécifie la quatrième de couverture. L'originalité de ce guide saute aux yeux : fini les tableaux de conjugaison avec renvois à des verbes modèles, fini le recours à un index à partir duquel on peut retrouver le verbe recherché, fini également les possibilités d'erreurs puisque *Le petit Mansouris* donne directement la conjugaison des verbes. Et c'est à ce niveau que réside sa plus grande originalité puisque, voulant produire un guide aisément consultable par des élèves de tout âge, mais aussi des apprenants allophones qui se frottent à une morphologie complexe en français, Mansouris a pensé et mis au point un décodeur plastifié mobile que l'on déplace de verbe en verbe et sur lequel apparaît toutes les conjugaisons possibles et les exceptions qui caractérisent le français. L'auteur, ingénieur de formation, s'est inspiré du conjugeur électronique afin de rendre la consultation aisée, rapide et efficace. À la différence de tous les guides qui existent et qui encouragent une certaine passivité dans la recherche de la conjugaison puisque l'élève n'a qu'à faire du repérage, *Le petit Mansouris* s'offre plutôt comme un outil dynamique de consultation où l'utilisateur développe un « principe général d'engendrement » comme le souligne à juste titre Claude D. Le Flem le préfacier.

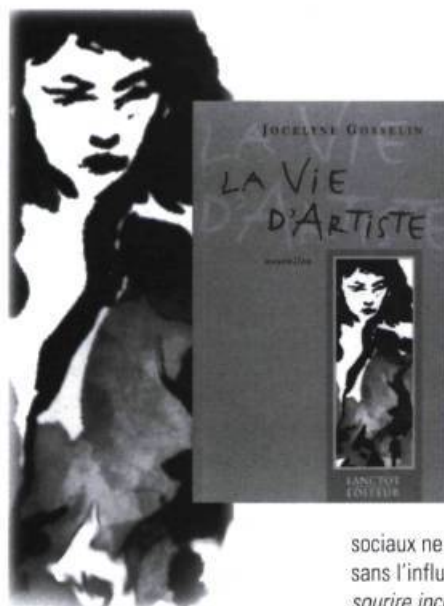


Tout repose sur l'utilisation adéquate de la carte plastifiée qui offre les six bases de conjugaisons et les terminaisons pour les différentes formes qu'elles supportent. L'utilisateur n'a qu'à placer la fenêtre correspondant au mode et au temps recherchés sur le radical du verbe dont le numéro est identique à celui de la fenêtre et à trouver la modalité de conjugaison. Dans ce contexte, il est important de se familiariser avec la carte mobile et, surtout, de bien lire le mode d'emploi puisque nous ne sommes pas habitués à travailler avec ce genre d'outil.

Pour les élèves, *Le petit Mansouris* s'avère un instrument pratique, facile d'utilisation comme j'ai pu le constater avec des élèves de 3^e secondaire et de 5^e année. Par contre, ces derniers ont éprouvé plus de difficultés à manipuler la carte. Soulignons qu'il existe une version abrégée du *Mansouris* destinée aux élèves du 1^{er} cycle du primaire ainsi qu'un jeu permettant de mieux comprendre la mécanique de la conjugaison et surtout d'en retenir les particularités. Il est à souhaiter que ce *vade mæcum* de conjugaison connaisse une large diffusion car il apparaît, à l'heure actuelle, comme le meilleur compagnon pour conjuguer les verbes.

LUCILLE ANGERS





Stripe. La narratrice rapporte ses passages à Amsterdam et à Paris pour évoquer, histoire à laquelle elle refuse de croire, la fin d'un amour Torontois avec un *bloke*...

Ce recueil de nouvelles à haute teneur autobiographique réussit mal à s'extraire du danger de décrire des souvenirs pour le simple plaisir de les évoquer... Certains textes bénéficient d'un *punch* particulier, l'apparition d'une personnalité dans l'entourage de la narratrice : René Lévesque, Bernard Landry, Leonard Cohen, Michel Tremblay, André Brassard. Jocelyne Gosselin nous livre une œuvre (trop ?) uniforme, centrée sur cette bohème qui a marqué une génération, sans doute ; elle réussit mal à transformer cette chronique du temps passé et à offrir au lecteur une écriture travaillée quittant un style anecdotique et monocorde.

RENÉ AUDET

▼ RÉCITS

**UN SOURIRE INCERTAIN.
VISAGES DE L'IMPOSTURE**
Bernard LÉVY
Triptyque, Montréal
1996, 152 p.

Ancien journaliste, directeur et rédacteur en chef de la revue *Vie des arts*, chargé de cours à l'Université de Montréal, Bernard Lévy publie également des



nouvelles dans diverses revues. Ses contacts avec de nombreux univers

sociaux ne sont sûrement pas sans l'influencer ; son recueil *Un sourire incertain* en témoigne bien. Des incursions dans le monde du cinéma, de l'édition, des sciences, du spectacle, des arts et des médias composent les dix récits du recueil. Ce sont autant de portraits, d'incarnations de l'« imposture » que le sous-titre annonce : terme un peu fort pour désigner souvent des formes de marginalité, voire d'originalité dans la façon de vivre d'individus bien particuliers.

Est-ce réellement de l'imposture pour un médecin-chercheur-professeur de prescrire à ses patients l'apprentissage de langues étrangères plutôt que des médicaments ? Salomon Lescoffier, fin observateur des gens qui le consultent, se prête sans gêne à cet exercice. Que penser de cet homme bien mis, distingué, qui ose prendre un transport en commun sans billet ? Ce cinéaste qui, avec l'aide d'une attachée de presse, crée un événement dans le train et lance ainsi la promotion de son film *Le passager clandestin* ? L'imposture y apparaît moins évidente que dans le récit « Sans-titre », où un artiste présente des toiles apparemment blanches, mais en réalité peintes d'« infimes variations chromatiques ». Est-il possible qu'un chef-d'œuvre littéraire soit ignoré des éditeurs, jusqu'au moment où son auteur en fera la lecture en direct, à la télévision, révélant ainsi un nouveau mode d'écriture et de

lecture de la littérature ? Dans « Coups de théâtre », un comédien gifle un metteur en scène à la mode, ce qui provoque la chute du premier en même temps que la gloire du second. L'imposture est-elle vraiment partout ? De Dieu et du Diable qui jouent aux dés, lequel trompe l'autre ? lequel trompe

l'humanité ?

Dans une écriture légère et efficace, Bernard Lévy offre au lecteur ces récits, narrations variées où les noms demeurent rares : tout « je » reste anonyme. Ces portraits originaux, captivants et divertissants font l'éloge de la diversité, des conceptions différentes de la vie, constamment accompagnées de clins d'œil humoristiques qui rendent limpides ces visages de l'imposture.

RENÉ AUDET

**LA CLEF DE SOL
ET AUTRES RÉCITS**
Gérald TOUGAS
XYZ éditeur, Montréal
1996, 189 p.
Collection « Romanichels »

Prix du Gouverneur général pour son roman *La mauvaise foi* (1990), Gérald Tougas nous revient avec un recueil de neuf récits à forte teneur autobiographique, dont le premier lui donne son titre, *La clef de sol*. Comme pour son roman, l'auteur puise dans ses souvenirs personnels et raconte divers moments de sa vie. À partir des évocations de son enfance manitobaine, il rassemble des expériences vécues un peu partout au monde, soit dans le Grand Nord canadien, en Afrique et en France.

Dans le récit éponyme, Tougas évoque son apprentissage de la vie, la découverte de la nature, la petite école et ses premiers émois, sans oublier le dessin de la fameuse clef de sol.

▼ POÉSIE

LA CAVERNE DE L'HISTOIRE
Hélène DORION
Éditions en forêt/Verlag
Im Wald, Rimbach,
1996, 50 p.

Hélène Dorion est devenue une figure incontournable de la poésie québécoise : son œuvre connaît maintenant un rayonnement international, tant dans la francophonie en général, du côté anglophone que, maintenant, en Allemagne. *La caverne de l'histoire*, son plus récent recueil, est publié en version trilingue — français, anglais et allemand — lui assurant ainsi une diffusion que doivent lui envier bien des auteurs.

Sans bord sans bout du monde, qui est paru en 1995, représentait à mon sens l'un de ses recueils les plus achevés. Je pourrais porter un jugement identique sur *La caverne de l'histoire*. C'est à partir du motif des grottes de Lascaux que Dorion sonde les profondeurs de l'être, s'attache à redéfinir le parcours qui part de l'être et qui revient à l'être dans une quête incessante des origines et du sens de la vie avec tout ce que cela comporte d'aléas : « Il n'existe aucun chemin : / la quête que nous poursuivons / repose en chaque chose approchée/ en chaque instant qui délivre ses clartés / {...} Aucun chemin. Juste quelques pas/



**DANS LA PROXIMITÉ
DES CHOSES**
PAUL CHAMBERLAND

HEXAGONE • POÉSIE

au commencement de l'aube ». Si elle interroge les signes des grottes, temples, villes et châteaux, c'est pour mieux saisir les liens originels qui se tissent entre les temps passés et le temps présent et qui marquent la pérennité de la vie : « Qui viendra après moi ? Sur quelle passerelle / me tiendrai-je, à la fin du voyage / déposant dans le bassin du temps / quelques poèmes / — pierres de solitude sur le chemin de Babel — / et qui, dans ma chair, s'enroulera pour graver / la montagne ? » Une vingtaine de poèmes à peine suffisent à rendre toute la densité de cette problématique. Il est à souhaiter que ce recueil connaisse une édition plus accessible car il y a une matière poétique que nous aurions tort de ne pas connaître.

ROGER CHAMBERLAND

DANS LA PROXIMITÉ DES CHOSES

Paul CHAMBERLAND
L'Hexagone, Montréal,
1996, 67 p.

Depuis maintenant plus de trente ans, Paul Chamberland écrit de la poésie. « Témoin nomade », pour reprendre le titre de l'un de ses derniers recueils, il regarde les humains s'agiter autour de lui, la nature se donner en spectacle et pratique l'un des plus beaux métiers qui soit : celui de contempler le monde. « Une corneille au gré du vent, / le vent l'agréé, lui tire l'aile ». Divisé en deux parties, le recueil offre deux registres fort différents l'un de l'autre. Dans la partie éponyme, il s'agit de textes brefs composés d'impressions fugitives, d'observations poétiques sur le jour qui fuit et la vie qui bat. Rarement est-il donné de lire des poèmes où le « je » lyrique se confond si bien dans son émotion sensible ; on pense ici à Pierre Reverdy et à Paul Valéry, dont se réclame d'ailleurs le poète en quatrième de couverture. Tout autre est la seconde partie, « Des fenêtres dans le ciel », où les

poèmes s'allongent et deviennent des tableaux de paysages ou des fresques urbaines : « Fin août l'été a mûri dans les corps. // Le soir tombe dans l'or gras d'un jour chaud. / Flâner une glace dans la main, ne rentrer chez soi qu'à regret / comme si Montréal avait toujours été San Francisco. ». Le bonheur est une bien petite chose au regard de l'instant magnifique...

ROGER CHAMBERLAND

L'ILLUSOIRE ÉTERNITÉ DE L'ÉTÉ Maurice CADET Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1996.

Ce recueil de Maurice Cadet invite à un voyage dans le cœur des saisons. Il trace des *pistes d'identité* où s'écrit et se rature une quête initiatique des êtres, des phénomènes et des choses. L'aventure se vit dans des variations du temps. L'humeur du printemps introduit *aux douceurs d'être*. La plénitude de celles-ci est assumée par le rayonnement diffus d'un été indéfiniment rompu au tranchant de la réalité hivernale.

La géométrie des poèmes met en œuvre une subversion de la nature qui permet à l'écrivain de figurer le cycle saisonnier comme le lieu d'assomption et de déracinement de l'homme. Cette dialectique se résorbe également dans les métaphores de l'amour, où les personnages de l'univers poétique s'ébattent à (dé)rouiller l'avvers de leur désir et l'envers de leur passion sous des *apparences percées*.

Le champ des poèmes s'offre ainsi comme un jardin où *la rose saison folle des fleurs* projette des visons d'une tension pathétique. Le tragique de la situation se laisse, par ailleurs, appréhender dans *le concerto d'une cigale* contrarié par les soupirs d'une *flûte désenchantée* ; il transparaît plus vivement dans l'image lumineuse d'un oiseau qui s'éteint dans la fulgurance d'un soupçon d'éclair. Au travers de ces



visions tragiques, Maurice Cadet structure ses poèmes comme *le lieu rouille* de l'homme, c'est-à-dire un espace déchirant où l'intégrité de l'être se trouve fatalement aliénée par des pulsions conflictuelles.

Cette problématique existentielle est traduite par une écriture incisive, tantôt lovée dans des sonorités élusives, tantôt enrobée dans des tonalités brèves ou longues mais souvent abruptes, et qui impriment ainsi un rythme haletant et saccadé à l'économie générale des poèmes ; le tout comparable à des allants d'instantanés brisés qui semblent suggérer la splendide précarité ainsi que la douloureuse complexité de notre rapport au monde.

Ce recueil de poésie est assurément une œuvre dense et riche. Il fredonne l'air aigre-doux d'une « poétique d'existence ». Celle-ci a pourtant le don de nous réconcilier avec les mouvements de la nature, de la vie, en nouant nos rêves à *la ronde enchantée de l'enfance*.

DAHOUA KANATÉ

POÈMES CONTRE LA MONTRE Carle COPPENS Noroît / Obsidiane, Saint-Hippolyte / Sens, 1996, [n. p.]

Carle Coppens a remporté le « Prix de la vocation 1996 », remis par la Fondation Marcel Bleustein-Blanchet en France, pour

son recueil *Poèmes contre la montre* coédité par le Noroît et Obsidiane. Le recueil surprend au premier abord par la recherche et le travail qui ont été faits sur la composition, la mise en page et la typographie des poèmes.

Un certain pessimisme perce dans ces textes comme si l'auteur voulait aller au bout de ce nihilisme si cher à Nietzsche : « Hier que j'avais raturé / a été repris par un autre / en mieux, à ce que l'on en dit / sans les fautes de goût / les mauvais accords ». Nous assistons, non pas en témoin passif, à ce procès de l'existence puisque le poète nous interpelle continuellement et nous invite à remplir des blancs, à choisir des solutions, voire à découper des poèmes prêt-à-porter. L'amour, la vie, la mort, la ville, la science prise à témoin sont autant de thèmes traités à partir d'un scepticisme fondateur. Rares sont les recueils qui offrent une telle profondeur, un tel regard critique. Même l'illustration de couverture, une œuvre de Jesus Carles de Vilallonga montrant un homme assis sur une chaise haute et se tenant la tête, participe de cette même attitude dubitative. On sort ébranlé de cette lecture parce que Coppens a su toucher aux questions fondamentales de l'existence.

ROGER CHAMBERLAND

On craint, dès l'abord, de tomber dans le banal indifférent, mais bientôt la qualité indéniable du style, à la fois original et durassien, nous frappe tellement qu'on se sent ravi par une phrase alerte, sautillante même, tout en virevoltes. Car c'est un véritable styliste qui continue à se révéler dans ces récits, pour notre plus grand régal. Tougas manie la langue avec une maîtrise remarquable, avec virtuosité, emmêlant naturellement, familièrement même, le « français français », la langue vernaculaire québécoise et l'anglais, se moquant gentiment des critiques qui lui ont reproché son bilinguisme « agaçant ».

« Comme est agaçant ce pays incertain dont la lâcheté se pare des beaux noms de ruse et de prudence », commence-t-il (p. 171).

Un humour décapant, dérangeant, traverse tout le recueil, en particulier dans le superbe récit « Claudia Cardinale ». Par une nuit de pleine lune près du fleuve Niger, sont réunis un groupe de copains qui, à leur habitude, parlent d'art et de littérature. L'un d'eux se livre à une éblouissante comparaison d'une photo de Claudia Cardinale et de la célèbre peinture de Botticelli, *La Primavera* — qui orne d'ailleurs la page couverture du recueil —, résume la théorie de la modernité de Baudelaire et se livre à une séduisante étude comparée des deux Marguerite, Yourcenar et Duras, en prenant comme exemple *L'Amant*. Les noms fictifs donnés aux personnages ne trompent pas, surtout celui de Marcel Démon-tigny, repris de son roman dans le très savoureux récit « La coupeuse de guêpes » ou le conteur rappelle sa découverte de la France... et des Français.

Les neufs récits, assemblés autrement, auraient pu former un roman, mais l'auteur en a jugé autrement. Bref, un ensemble attachant par ses trouvailles, son rythme, son expression parfois un peu encaillée. En un mot, une autre admirable réussite.

GILLES DORION



**L'IMMENSE FATIGUE
DES PIERRES**
Régine ROBIN
XYZ éditeur, Montréal,
1996, 189 p.
Collection « Étoiles variables

Que penser lorsqu'une écrivaine ancrée dans le post-modernisme comme Régine Robin publie un recueil de « biofictions » intitulé *L'immense fatigue des pierres* ?

Il s'agit en fait de sept courts textes dont les héros, tous juifs d'origine polonaise comme l'auteure, tentent d'échapper au lourd poids de leur identité par le biais de la création littéraire ou de la fuite sur le réseau Internet, espace virtuel qui, seul, rend possibles les échanges humains, mais qui se veut également le lieu de fermentation d'étranges délires schizoïdes. Ces personnages sans identité fixe doivent affronter la société d'aujourd'hui, fragmentée et problématique. Perdus entre Paris, New York, Israël et la Pologne, ce sont « des étoiles filantes, toujours à côté de [leurs] pompes, de [leurs] lieux, de [leurs] langues » (p. 10), des Juifs errants, des apatrides pour qui la ville de Montréal, décrite dans tout son cosmopolitisme, constitue souvent le seul refuge.

L'écriture de Robin représente bien ces personnages instables

ainsi que ce monde éclaté. Avec une remarquable habileté, elle multiplie les foyers narratifs et désarticule la structure signifiante de ses textes. Constamment, des passages fragmentaires, syntagmes isolés, retirés du cadre logique et syntaxique de la phrase traditionnelle, viennent briser l'unité et la linéarité de la narration.

Treize ans après la parution de *La Québécoise*, Robin poursuit sa réflexion sur les problèmes de la vie dans le monde contemporain en posant un regard critique et incisif sur la société occidentale actuelle.

YAN HAMEL

**RÉCITS D'ODESSA
ET AUTRES RÉCITS**
Isaac BABEL
Actes Sud, Arles,
1996, 179 p.
Collection « Babel »

Écrivain juif tué pendant la Seconde Guerre mondiale, Isaac Babel livre, dans *Récits d'Odessa et autres récits*, une chronique satirique de la vie d'une petite communauté hébraïque de cette ville soviétique. Articulées autour de Bénia Krik, patron de la petite pègre locale, et de ses proches, les nouvelles de ce recueil (certaines sont inachevées) servent à décrire une atmosphère où l'allure bon enfant des personnages jouxte la misère et la violence qui régissent leur existence. En fait, honnêtes gens et voleurs se connaissent et s'interpellent directement, chacun semblant accepter de jouer un rôle dans une histoire dont l'issue a peu d'importance. Par exemple, si les policiers décident de faire une descente chez Krik le jour des noces de la sœur de celui-ci, tous paraissent trouver normal que Krik et ses sbires s'éclipsent un moment, le temps de mettre le feu au poste de police.

Le style d'Isaac Babel cadre bien avec ces récits. Le détachement humoristique de la narration,

les comparaisons incongrues et les détails de la vie quotidienne ralentissant constamment le développement de l'intrigue contribuent à l'impression d'ensemble. De même, on y retrouve les noms en éventails et les apostrophes interminables des grands romans issus de cette culture. Cependant, les dialogues alambiqués et l'ironie constante — ainsi, la coopérative de Krik est appelée « La justice » — témoignent du caractère « russe » de ces textes, au point d'en devenir des clichés.

GEORGES DESMEULES

LES ANNÉES CONFUSES
Patrick NICOL
Triptyque, Montréal,
1996, 94 p.

En 1993 fut celle Patrick Nicol a publié chez Triptyque *Petits problèmes et aventures moyennes*. Trois ans plus tard, il récidive avec trois récits (« 1990 », « 1985 » et « 1976 ») dont la réunion forme *Les années confuses*.

« 1990 » se distingue des autres récits par sa double construction narrative. « *Je vais t'écrire un roman mon amour, parce que je t'aime, parce que tu souffres. Ton corps finira bien par accepter l'enfant qui s'y forme, mais on ne peut rien faire en attendant. Tuer le temps* » (p. 9) : telle est la voix du narrateur que nous devinons auteur (et non l'auteur lui-même). L'italique, en plus de démarquer graphiquement ce premier niveau narratif du second, s'harmonise avec l'extrême douceur des mots, des phrases, des réflexions. Puis, toujours enchaîné, le second récit évoque la chute du mur de Berlin et un nouvel amour, fragile et instable.

Dans « 1985 », la vie du narrateur, un clown apprécié des jeunes et des moins jeunes, se trouve complètement bouleversée lorsqu'il accepte de donner sa chance à un individu des plus singuliers : « Cette année-là, tu sais, c'est incroyable comment les choses se sont précipitées. On croit parfois être responsable, participer à sa vie, puis l'extérieur

s'écroule et il ne faut plus croire en nous. Le temps seul nous porte » (p. 67).

« 1976 » expose notamment les inquiétudes d'un père, jadis enfant prodige, à l'égard de son fils qui lui ressemble un peu trop... : « J'aimerais bien que la confusion cesse, ne pas toujours reproduire l'indéfini » (p. 81). La notion de temps est encore une fois présente.

Les récits se rejoignent par cette exploration de soi qu'entreprennent les trois narrateurs : voyage sur les eaux souvent tumultueuses du cœur et de l'esprit où la confusion remplace le gouvernail. On remonte le temps, on remonte aux sources pour trouver quelques réponses plausibles aux *pourquoi* et aux *comment* qui surgissent.

JENNY LANDRY

▼ ROMANS

**LA MORTE
DU PONT DE VAROLE**
Jérôme ÉLIE
Éditions de la Pleine Lune,
Lachine, 1996, 139 p.

Une seconde publication est un véritable défi, principalement lorsque la première œuvre a été bien reçue. Les bonnes critiques du recueil de nouvelles *Dieu en personne*, rappelées en quatrième de couverture, semblent appuyer *La mort du pont de Varole* pour lui permettre de franchir l'épreuve, celle de confirmer le statut d'écrivain de qualité de Jérôme Élie.

Histoire tordue et difficile à résumer que celle de *La mort...* Des patients souffrant d'une clinique psychiatrique de Magendie-les-Bains, souffrant d'une maladie bizarre, le polterzeim, mélange d'Alzheimer et de poltergeist (l'esprit vengeur ; à la façon de Spielberg). Monsieur Villeneuve, qui en est atteint, dit posséder le don de clairvoyance : il écrit dans un carnet les événements qui se produiront supposément le lendemain, où s'entremêlent une série d'enlèvements de nouveau-nés et l'histoire

de femmes ayant absorbé un philtre de jouvence en Amérique du Sud. Les personnages sont présentés selon divers points de vue et liés de différentes façons entre eux. Les éléments éclairant quelque peu la trame narrative ne sont révélés que dans le dernier chapitre, où le lecteur apprend que Villeneuve souffre du syndrome de Korsakov : il ne se souvient pas d'événements du passé et fabule pour combler ses trous de mémoire. Cependant, les ambiguïtés demeurent : le polterzeim existe-t-il vraiment ? le syndrome de Korsakov explique-t-il tout ce qui est étrange dans les histoires entrecroisées du roman ?

Cette œuvre consacre le règne de l'hybride souvent observé dans la littérature contemporaine : *La mort* [...] semble tout à la fois un roman policier, intimiste et psychologique ; une diversité des points de vue et des narrateurs-



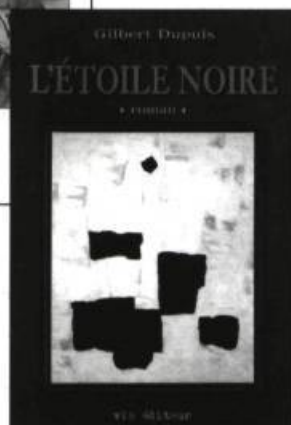
personnages complique la compréhension de la trame narrative, en plus de la rendre confuse. Les identités des personnages et les événements relatés (qu'est-ce qui est la réalité de l'histoire du roman ? qu'est-ce qui est inventé par Villeneuve ?). Dans une écriture généralement claire (les dialogues sont par contre inégaux), Élie piège son lecteur dans cette énigme pseudo-policier qui tend à montrer le danger de pousser trop avant la quête de soi. Perdus dans leur recherche d'eux-mêmes, malgré leur indétermination, les person-

nages de ce pays composite (Magendie étant un chercheur du XIX^e siècle, dont le nom désigne une partie du cerveau) demeurent crédibles et parviennent à captiver le lecteur qui se plonge dans cette œuvre désarçonnante.

RENÉ AUDET

L'ÉTOILE NOIRE
Gilbert DUPUIS
VLB éditeur, Montréal,
1996, 190 p.

Diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Montréal et maître en études littéraires (UQAM), Gilbert Dupuis est surtout reconnu pour son œuvre dramatique. Après un roman pour les jeunes, *La déconfiture du docteur Croche* (1983), *L'étoile noire* est le deuxième roman de Gilbert Dupuis. Partant d'une fascination évidente pour le peintre automatiste Borduas et du contexte sociopolitique de cette époque, l'auteur développe une intrigue mi-policier, mi-psychologique des mieux construites. Certes, la trame narrative peut tout d'abord être difficile à suivre, mais aussitôt que le lecteur



(figurant en couverture du livre) autour de laquelle Dupuis invente une histoire mystérieuse, où événements et personnages réels (Bourassa, Drapeau, etc.) sont mêlés à la fiction : le jeune narrateur (Émile Bordeleau) raconte sa quête d'un manuscrit secret traitant de Borduas et qui lui permettrait d'enfin « arriver à négocier avec [sa] propre naissance » (p. 130), c'est-à-dire de découvrir qui étaient ses parents.

accepte la convention de l'inraisemblable fantaisiste, le récit le tire par le poignet et l'emporte dans sa course effrénée. En fait, *L'étoile noire* est le titre d'une peinture de Borduas

Si parfois ce texte contient des propos politiques exagérément critiques, voire même déplacés, il n'en demeure pas moins que ces sentences bien frappées surprennent et font réagir : « Le Canada est une absurdité et le Québec, une mollesse de l'histoire. Gros tas de gélatine qui se flatte le nombril dans la misère » (p. 131). Mais ce qu'on apprécie le plus, c'est le regard porté sur les choses et l'angle qui l'exprime avec fraîcheur et humour : « Je reconnais bien la tour du CN qui essaie de tricoter des nuages sur la tête des gens » (p. 184). En somme, l'écriture fait de ce roman une œuvre audacieuse.

MÉLANIE CUNNINGHAM

UN PAYSAGE DE CENDRES
Élisabeth GILLE
Seuil, Paris, 1996, 204 p.

C'est dans un véritable « paysage de cendres » que la mémoire de la jeune Léa Lévy erre à la recherche de ses parents exterminés par la rage nazie antisémite. Sauvée in extremis à l'âge de 5 ans d'une purge allemande, la petite fille se voit plongée par des sympathisants de la Résistance dans un univers où les bonnes sœurs d'un pensionnat jouent à cache-cache avec l'envahisseur. Dans une ville où fleurissent les écrits « Interdit aux chiens et aux juifs », la religieuse débrouillarde tente de protéger l'enfant. Heureusement, celle qui deviendra son amie, Bénédicte, l'aide à s'adapter à ce nouveau milieu aux règles strictes certes, mais toutes orientées pour éviter les griffes tentaculaires et meurtrières de miliciens à la recherche de parias juifs cachés par les nonnes. L'amitié indéfectible entre les deux jeunes filles doit sans doute beaucoup à ces journées difficiles et tristement célèbres de la Deuxième Guerre mondiale. Avec la ténacité du désespoir, l'orpheline, inconsolable et butée tout à la fois, fouille dans les cendres des victimes des fours crématoires pour trouver des indices qui pourraient redonner un sens à son passé et justifier le présent.

Les deux parties de ce roman tournent donc autour du destin d'une fillette prise dans la tourmente de la guerre 1939-1945. Telle une descente aux enfers, les tableaux qu'évoque chaque chapitre dépeignent une période de l'histoire du XX^e siècle maintes fois reprise avec réalisme assuré, mais ici présentée avec suspense et intensité : la mémoire alerte et toujours meurtrie malgré les cinquante années de décalage ravive le défilé sempiternel d'ombres torturées, gazées, carbonisées. Décrit avec la justesse implacable du détail, présenté dans une formulation qui ne ménage aucune cruauté et enrichi de faits précis de l'histoire horriblement véridique, ce récit, qui emprunte la forme romanesque, se classe davantage dans le rayonnement des « histoires vécues » et, partant, suscite plus d'une fois une certaine méprise par rapport au registre retenu.

YVON BELLEMARE

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE FROIDE

Nando MICHAUD

Les Éditions Balzac,
Montréal, 1995, 138 p.

Collection « Génération 90 »

Nando Michaud a remporté en 1992, pour *Les risques du métier*, le prix de la nouvelle policière du Salon du livre de Québec. Son œuvre romanesque est, quant à elle, surtout consacrée à la littérature « pour la jeunesse » : quatre romans (cinq en incluant le ci-présenté) publiés sous cette dénomination entre 1992 et 1996, dont trois mettent en scène le personnage du *2 de pique*. Mais qu'on ne s'y trompe pas : « on n'est pas en train de batifoler dans une de [ces] histoires de polyvalente. L'enjeu n'est pas de savoir si le héros va assister à son bal de graduation avec un gros bouton rouge à pointe jaune sur le nez » (p. 129). On ne veut pas faire dans le « texte [qui] doit être ennuyant pour être bon » (p. 138) : ce sont les rebondissements nombreux et l'intrigue à la façon des superproductions hollywoodiennes qui cimenteront l'action.

Celle-ci trouve son point de départ à Québec : les deux héros, Anne-Marie et Patrick, travaillent au *MicmacDo* de la place d'Youville. Avec le temps, ils se rendent cependant compte que le restaurant, bien qu'il ne soit pas ravitaillé, n'est jamais à court de provisions. Après une brève enquête, ils découvrent que la chambre froide dudit *fast-food* est en fait un chronoporteur qui permet à une bande de malfaiteurs, ici comme partout à travers le monde, d'importer de la viande de dinosaures chimiquement frelatée dans le dessein de créer une dépendance et d'ainsi asservir l'humanité. Les protagonistes utiliseront eux aussi la machine à voyager dans le temps, empruntant l'itinéraire inverse afin d'aller contrecarrer sur le terrain ces plans machiavéliques. Le tout constitue un ensemble très vif, l'histoire ne s'essouffant pas et tous les fils déliés deçà delà se rejoignant à la fin. Les jeux de mots qui truffent la narration, s'ils sont parfois drôles, sont cependant souvent agaçants (parfois tout simplement éculés) — bien qu'ils puissent peut-être plaire au public auquel ils sont de prime abord destinés (à savoir les jeunes de troisième et quatrième secondaire). On doit peut-être enfin louer la tentative ici faite de « pénétrer le lucratif marché des romans [pour la jeunesse] traduits de l'américain » (p. 24). *Le mystère de la chambre froide* reprenant de ceux-ci la structure générale en y ajoutant cependant la valeur de la version originale.

FABRICE GAGNON

SENTANT QUE LE CHAMP DE BATAILLE...

Paco Ignacio TAIBO II

Actes Sud, Arles, 1996, 125 p.

Collection « Babel »

C'est à une visite d'un Mexique très actuel et violent que nous convie Paco Ignacio Taibo II dans *Sentant que le champ de bataille*. L'héroïne, Olga Lavanderos, une jeune journaliste en rade de reportage et dont les talents d'investigatrice ne trouvent pas à s'employer, dénêche par

hasard un véritable « scoop ». Elle s'engage ainsi dans une enquête qui lui fait visiter quelques-uns des endroits les plus sordides de la capitale mexicaine, à la recherche des meurtriers de quatre bourgeois torturés et dont les corps défigurés ont été abandonnés dans les égouts. Elle démêle petit à petit un écheveau qui lui permet de mettre dans le même sac policiers et trafiquants de drogue. Cependant, la jeune et naïve Olga comprend un peu tard qu'elle a servi les intérêts d'autres groupes de policiers et de trafiquants qui lui ont glissé au moment opportun les informations nécessaires, histoire qu'un petit ménage se fasse dans ce monde interlope.

Ce polar aux accents (très) noirs reprend des recettes maintes fois éprouvées depuis Raymond Chandler, mais l'auteur montre qu'il en maîtrise les procédés. Derrière le cynisme de façade de son héroïne se cache une détresse qui correspond vraisemblablement à celle de toute une génération désœuvrée. D'ailleurs, Taibo II décrit dans les détails la vie grouillante de Mexico et, bien que plusieurs références soient obscures pour un lecteur peu familier avec l'endroit, l'atmosphère cosmopolite séduit. Seuls quelques détails discordants (par exemple, Bill Evans n'est pas un pianiste noir, comme l'affirme l'auteur) détonnent dans la surabondance de références culturelles qui émaillent ce bon polar.

GEORGES DESMEULES

SAISON DE LA MIGRATION VERS LE NORD

Tayeb SALIH

Actes Sud, Arles, 1996, 171 p.

Collection « Babel »

Né en 1929 dans le nord du Soudan, en Afrique orientale, Tayeb Salih vit d'abord en français sous le titre *Le migrant*. Cette première traduction n'était pas intégrale. Les Éditions Actes Sud reprennent la seconde traduction, publiée en 1983 chez Sindbad, intitulée *La saison de la migration vers le nord*, pour

l'incorporer à leur collection de poche « Babel ».

Saison de la migration vers le nord, peu que l'on s'intéresse à la question de l'identitaire dans la littérature, s'est avant tout l'Orient fasciné par l'Occident, le roman d'un homme appelé par l'errance et l'évasion, l'aveu d'un exilé en proie à son désir. Dans ce court récit, deux courants se font la lutte, se mêlent parfois, mais en viennent toujours à se défaire de l'emprise de l'autre.

Il y a ainsi, d'une part, l'histoire d'un étudiant africain heureux de retourner dans son pays d'origine et rassuré de retrouver sa mémoire, après avoir étudié en Angleterre et, d'autre part, un homme d'âge mûr, Mustafa Said, plein de mystère et d'inconnu. Ce dernier se confiera au jeune homme et lui fera le récit de sa vie passée. Tirailé entre l'image rassurante de son grand-père, qui incarne la paix intérieure, et celle de Mustafa, qui l'invite à découvrir l'ailleurs et l'interdit, le jeune garçon tracera dans sa paume le chemin de sa propre destinée.

Situé sur les berges du Nil, loin de tout, près de la mort et des profondeurs de l'eau, de l'oubli, et empreint d'un symbolisme décadent, le drame de *La saison de la migration vers le nord* pose avec sensibilité la question de l'étrangeté chez l'être humain. L'homme est-il condamné à l'exil intérieur ? Hanté par la mémoire de cet amant malheureux, de ce voyageur de qui s'étaient éprises plusieurs femmes, le jeune étudiant parcourra les écrits de ce vieux fou mélancolique. « À quoi bon se mentir : l'appel du large n'a jamais cessé de résonner dans mes oreilles. Ni ma vie ici ni mon mariage n'ont réussi à l'interrompre ».

CHRISTIAN HOMEL

LES ÉPERVIÈRES

André BROCHU

XYZ éditeur, Montréal,
1996, 236 p.

D'abord longtemps reconnu pour ses critiques littéraires, André Brochu est également auteur de poésies, de nouvelles,

de novellas, mais aussi, depuis quelques années, de romans. Récipiendaire de nombreux prix littéraires, André Brochu, dans *Les Épervières*, ne dément pas la magie de sa plume. Le récit nous plonge au cœur du quotidien de la famille Tourangeau. La mère, Lucie, aimante et envahissante, dirige sa marmaille de neuf enfants selon ses convictions. Le père, « ivrogne [...], qui fabrique des rêves de peluche pour les enfants bien torchés de la classe montante » (p. 23), vit avec sa maîtresse. Évoluant au sein de la misère, des ordures et du désordre de la maison cédée par charité, l'aîné, Étienne, tente d'épousseter son existence et celle de son milieu. Grâce à l'étonnement de l'amour, il se prouvera qu'il peut changer son destin... qui lui n'est pas sans réaction.

Articulé dans une rare finesse psychologique, ce roman nous fait pénétrer dans la conscience des personnages. Les points de vue s'opposent, se frottent et se rejoignent sans cesse. La mère prône la Vie, la nature, l'écologie : « Les dépotoirs n'empoisonnent-ils pas les nappes phréatiques ? Les égouts ne souillent-ils pas fleuves et rivières ? » (p. 143). Ses principes expliquent son laisser-aller, sa volonté de liberté qui ne craint pas de « taquiner les convenances » (p. 17). Mais au delà de la dénonciation de l'esprit bourgeois et individualiste, Étienne perçoit les choses sous un autre angle, plus lourd à soutenir : « Tout reçoit la fine pluie des débris de l'air et du monde, des étoiles peut-être, et tout marche dans la pulvéulence du destin qui se décompose, l'entropie, le vaste affaissement cosmique. Étienne marche dans l'accablement universel » (p. 23-24). Le style tantôt se teinte d'une verdure « organique » et tantôt décèle le poète : « la source des larmes distille une douleur si désespérée qu'elle se perd goutte à goutte dans les sables du silence » (p. 87-88). Le dénouement qui surprend, comme une attaque, s'avère en vérité la convergence exacte des inéluctables oscillations entre la joie et la fatalité.

MÉLANIE CUNNINGHAM

CARMILLA
Sheridan LE FANU
Actes Sud, Arles, 1996, 157 p.
Collection « Babel »

Avec *Carmilla*, Sheridan Le Fanu livrait, un quart de siècle avant Bram Stoker, un classique méconnu de la littérature vampirique. Dans un château sombre et isolé de la Styrie, un veuf anglais, père de Laura, une superbe et très naïve jeune fille de 19 ans, accueille Carmilla, une autre jeune personne apparemment souffrante. L'étrange invitée manifeste bientôt son pouvoir de séduction à l'endroit de Laura. Celle-ci se met graduellement à dépérir, pendant que l'on découvre diverses jeunes filles, mortes dans des circonstances mystérieuses, dans les environs du château. Il semble éventuellement que la solution la plus bizarre s'avère la bonne : Carmilla est une vampire dont les méfaits séculaires ne cesseront qu'après qu'on l'ait décapitée et que sa tête ait été plantée sur un pieu, chose qui sera bien vite réalisée selon toutes les règles de l'art.

Tous les clichés du genre apparaissent ici, et de façon plus qu'abondante : indices innombrables de la véritable nature de Carmilla, éléments gothiques traditionnels, jusque dans la narration où les effets de la terreur sont décrits avec insistance et où

les termes décrivant l'insolite sont soulignés à gros traits. Malgré tout, si on peut trouver aujourd'hui ce genre de récit un peu grotesque, il faut reconnaître le caractère fondateur, voire novateur, de ce roman particulier. En effet, la relation vampirique entre Carmilla et Laura masque deux autres transgressions : l'homosexualité féminine et la dimension érotique de la figure vampirique, souvent masquée, transparaît ici de façon manifeste. Enfin, une postface éclairante de Gaïd Girard accompagne le roman.

GEORGES DESMEULES

LA COUR DES GRANDS

Michel DÉON
Gallimard, Paris, 1996, 342 p.

Auteur à la liste de publications considérable, Michel Déon livre avec *La cour des grands* un roman d'apprentissage dont le héros, Arthur Morgan, affronte la haute bourgeoisie américaine de l'après-guerre. Ce jeune Français d'origine modeste obtient une bourse d'études à la prestigieuse université de Beresford, institution fictive du calibre de Harvard ou de Yale. C'est l'occasion pour lui de

jouer dans la cour des grands, selon une expression chère à sa mère. Arthur deviendra incidemment le

protégé d'un conseiller du président des États-Unis, qui lui fera accéder au cercle réservé de la haute finance. Qui plus est, le

jeune homme utilisera avec brio son charme français pour devenir l'amant de deux jeunes femmes de la haute société, Élisabeth et Augusta.

Son seul échec aura été de ne pas reconnaître l'amour authentique de la première, tout entier fasciné par la beauté de la seconde. Qu'à cela ne tienne, désormais homme d'affaires prospère et en pleine possession de ses moyens, il retrouvera celle qui l'aime et qu'il aime vingt ans plus tard.

Cette histoire à l'eau de rose met en place toute une série de clichés à la fois sur l'âme américaine et sur l'esprit français. La facilité déconcertante avec laquelle le protagoniste, pourtant d'allure plutôt convenue, prend place dans la haute société et séduit les femmes les plus charmantes rend peu crédible ce récit malgré tout fort bien écrit et qui aurait pu être une réflexion sur les paradoxes de ces deux cultures à la fois si proches et si distantes, comme le fait trop brièvement un professeur et ami d'Arthur, qui évoque d'ailleurs la bataille des Plaines d'Abraham pour étayer sa démonstration. L'absence d'embûche réelle aux projets du héros banalise le récit et la narration met l'accent sur des éléments superflus, telles les nombreuses pages où sont décrites avec complaisance les aventures sexuelles d'Arthur pendant l'intervalle de vingt ans alors que ses retrouvailles avec Élisabeth, un personnage pourtant riche, sont expédiées en quelques pages. Bref, les nombreuses invraisemblances et le style qui se rapproche de l'écriture des best-sellers amoindrissent l'intérêt de ce roman, dont la situation de départ présente malgré tout un potentiel certain.

GEORGES DESMEULES

L'INFILTRATEUR

Louise TREMBLAY-D'ESSIAMBRE
Guy Saint-Jean éditeur, Laval,
1996, 409 p.

« Il s'agit d'un roman, bien sûr, avec tout ce que cela comporte d'images, de choix d'auteur, de clins d'œil à l'histoire. Mais cette fois-ci, la destinée de mon personnage principal est basée sur la vie de quelqu'un qui croyait sincèrement qu'il pouvait aider le monde à devenir meilleur. Et qui



croit encore, malgré la terrible gifle que la vie lui a servie, qu'il peut faire quelque chose pour améliorer notre société » (p. 9), nous annonce Louise Tremblay-D'Essiambre dans la note introductive de *L'infiltrateur*. Tel est au fond l'essentiel de ce livre qui nous entraîne dans l'ascension et la chute d'un policier devenu enquêteur, Vincent Savoie.

Ascension et chute sont constamment opposées par une narration qui se scinde en deux et emprunte des axes temporels différents. Les premières pages présentent un personnage dont le destin a basculé dans l'enfer de la trahison et du mensonge. Les pages suivantes remontent le fil du temps, proposent une rétrospective de la vie personnelle et familiale de l'homme, de son travail et de ses ambitions. L'histoire oscille constamment du passé au présent : le passé tente d'expliquer le présent, le présent expose les conséquences du passé.

Le lecteur s'insinue dans cet univers peuplé de criminels, de sachets (ou de paquets...) de drogue, d'armes, de fausses identités, d'amis et d'ennemis. L'auteur sait faire durer le suspense. Nous savons que Vincent a heurté sur sa roue un écueil, mais nous ne connaissons la nature de cet obstacle qu'aux toutes dernières pages.

Avec la qualité de l'écriture et le style invitant que nous lui connaissons, l'auteur décrit un univers avec lequel elle a dû se familiariser. Forte de ses nouvelles connaissances et habile à nous les transmettre (le livre comporte même un lexique à la fin), elle use d'actions rebondissantes et de fine psychologie afin de nous amener à trancher sur la culpabilité ou l'innocence de son personnage principal.

Le succès a-t-il une limite ? Les amis sont-ils toujours fidèles ? L'être emporte-t-il sur le paraître ? Peut-on être coupable, victime d'une ambition et d'un idéal que l'on croyait inoffensif ? À vous de juger.

JENNY LANDRY

LA DOUCEUR DU FOYER
Michel LEFEBVRE
Les Herbes rouges, Montréal,
1996, 215 p.

Si *La douceur du foyer*, le premier roman de Michel Lefebvre, nous promet un personnage singulier et original, la deuxième partie du texte aplatit cette originalité avec des considérations mal maîtrisées sur l'espace fictionnel. Il ne s'agit que d'une demi-réussite.

Le narrateur s'est retiré dans une chambre où il décide de devenir millionnaire vers le 1^{er} septembre 2005 en vivant du strict minimum. Il est ingénieur en aéronautique et gagne un salaire enviable. Il décide de s'écrire une nouvelle vie. Après avoir satisfait ses besoins essentiels, il gagne 11,79\$ net l'heure, quoi qu'il fasse. C'est son propre système dans le Système. Mais tout ne peut pas aller si simplement. Voilà qu'il reçoit un message le sommant de quitter le milieu défavorisé qu'il habite. Cet imprévu le trouble. Des rencontres avec ses voisins, faits exceptionnels, finiront de le déstabiliser et il se terrera alors dans sa chambre où il déperira. C'est alors que le lecteur est amené à s'interroger sur l'origine du message et jusqu'à poser, comme hypothèse la plus sûre, que c'est le narrateur lui-même qui s'est écrit ces menaces. Il ne serait plus dans son appartement mais dans son imagination, il deviendrait un être de papier pour lui-même.

L'ordre excessif qu'il tente d'imposer à sa vie demeure une tentative de prise de contrôle de sa réalité. Il en vient à régler jusqu'à ses loisirs pour éviter de se frotter à l'oisiveté. Il s'entraîne naturellement hors de l'essentiel pour se concentrer uniquement sur des détails. De là naît l'humour, pas toujours de bon goût, mais parfois amusant du personnage. Le style familier de l'écriture concourt à donner à l'ensemble une couleur très contemporaine et quotidienne ; les passages scatologiques y ajoutent la trivialité. Lecteurs, soyez avertis, une diarrhée dans un lavabo avec force

détails, cela marque. Quant à la fictionnalisation du personnage, elle s'effectue par la perte de contrôle de son écriture qui se répercute sur sa vie. Il se révèle. Mais, au fait, a-t-il existé hors de son écriture ? Ce genre d'énigme pullule à la fin du roman et plonge le lecteur dans l'incertitude. Ici, « rien n'est impossible quand on l'imagine » (p. 123).

JEAN-PHILIPPE JOUBERT

LE JEU DE LA PERFECTION
(TYRANAËL-2)
Élisabeth VONARBURG
Alire, Beauport, 1996.

Les derniers chapitres de Tyranaël-1 (*Les rêves de la mer*) décrivaient l'émergence d'une mutation chez certains enfants de Virginia, cette planète évoluant autour d'Altair, colonisée par les terriens depuis près de deux siècles. Ces enfants manifestaient des dons de télépathie d'une acuité plus ou moins importante et la plupart étaient incapables de se défendre de l'intrusion des pensées et des sentiments d'autrui dans leur esprit.

Le jeu de la perfection propose l'histoire de cette mutation chez un personnage principal, Simon Rossem, dont l'éveil à la télépathie était décrit dans le premier livre. À travers lui, au cours de ses existences deux fois recommencées, au fil de ses multiples identités, le lecteur peut suivre les péripéties d'une *Organisation* clandestine qui réunit les mutants de la planète et qui finira par assurer l'indépendance de Virginia vis-à-vis de la Terre.

L'action, comme on peut l'imaginer, est surtout abstraite. Elle est ponctuée d'assez peu d'événements et la presque totalité du roman est consacrée à l'analyse psychologique, à l'évolution des pensées et des opinions, à l'étude des caractères de chacun des personnages. Un peu tranquille, dira-t-on ? Absolument pas ! L'auteur, précisément, réussit le tour de force de soutenir l'intérêt du lecteur du début à la fin et le livre ne vous laisse pas de répit avant la dernière ligne. Cela, malgré les retours en arrière qu'il

fait inévitablement opérer pour tout comprendre, malgré une densité d'écriture telle qu'elle rend son abord quelque peu ardu, malgré, une fois de plus, une typographie qui fatigue l'œil rapidement. J'ai personnellement trouvé ce deuxième mouvement plus passionnant que le premier.

Tout compte fait, l'action en est moins complexe, la structure, plus linéaire, le déroulement, plus facile à suivre. Le livre atteint ainsi à une unité qui s'avèrera nettement plus laborieuse dans *Les rêves de la mer*, dont l'action se situait sur plusieurs plans simultanément.

Le jeu de la perfection est un roman de science-fiction d'une grande qualité. On y retrouve le souffle de Vonarburg, son écriture tout à la fois minutieuse et vivante, sa force d'évocation, ses talents de narratrice. C'est une fois de plus un livre consistant, solidement construit, qui fait espérer la suite avec impatience.

Seule ombre au tableau, quelques fautes d'orthographe ont échappé à la vigilance de l'éditeur, en nombre insuffisant toutefois pour compromettre le sérieux de l'ouvrage.

CLÉMENT MARTEL

WEEK-END
DE CHASSE À LA MÈRE
Geneviève BRISAC
L'Olivier / Seuil, Paris,
1996, 205 p.

Curieux roman que le *Week-end de chasse à la mère* de Geneviève Brisac. On dirait une longue nouvelle, tant il est minimaliste, centré sur un seul et unique événement : une mère, que ses proches ne jugent pas à la hauteur de la situation, va perdre son fils. En effet, Nouk, une artiste-peintre déchue, vit modestement à Paris et s'occupe, tant bien que mal, d'un fils qui ressemble à tous les autres enfants : il est égoïste, ingrat, mais aussi charmeur et poète. Or, Nouk n'a pas d'armes adéquates pour faire face à la vie et à ses nombreuses embûches. Aussi, elle se résigne, impuissante, devant tous ceux qui veulent son bien lorsque sa famille décide, sans elle, de confier

l'enfant à la garde de son père qui va se remarier.

Curieuse fable que raconte ce petit livre plein d'humour et d'ironie, qui attaque, mine de rien, tous les bons sentiments qui animent notre fin de siècle où les valeurs sont bouleversées, perverses, anéanties. En outre, il est compréhensible que cette œuvre ait reçu le Prix Fémina, car elle parle de dilemmes de femmes modernes, enfoncées dans leurs contradictions, et déchirées entre deux rôles, ceux de mère et de femme de carrière, rôles pour lesquels elles ne sont pas nécessairement douées. Si ce n'était son ton faussement modeste et vaguement didactique, sa narration parfois trop elliptique, *Week-end...* serait un véritable bijou. À lire, tout de même. À lire, certainement.

CHRISTIANE LAHAIE

DÉBARCADÈRES

Jacques BOULERICE
L'Hexagone, Montréal,
1996, 196 p.
Collection « Fictions »

« Personne pourtant n'aurait pu croire que cette route pouvait nous conduire ailleurs qu'au bonheur d'être ensemble » (p. 18). Cette phrase de *Débarcadères* de Jacques Boulrice annonce un passage brusque à une autre étape de la vie

des personnages. Un décès ? Non ; un deuil peut-être. Une peine d'amour ? D'une certaine façon, oui.

Un père de famille, Michel ou Mikaël, perd son emploi : amertume, rage, révolte, dépression se substituent lentement mais définitivement à la douceur qui berçait la vie familiale : « Lui n'avait plus d'emploi. Il avait été cadreur à Radio-Canada jusqu'à ce qu'on efface son portrait du décor pour sauver le pays de la faillite » (p. 26).

Deuil donc de la vie, de l'emploi, du bonheur et de l'insouciance passés. Deuil d'un époux pour Hélène, d'un père pour Madeleine et Geneviève. Et peine d'amour pour ces trois êtres.

Le temps et les événements sont renversés par un incident aux conséquences ineffaçables. À bout de nerfs, Michel rejette ses deux filles, témoins silencieux de son ancien bonheur et de sa nouvelle déchéance : « Après avoir stoppé la voiture sur l'accotement, il nous a dit de descendre. Les deux mains crispées sur le volant, sans nous regarder, ni dans le rétroviseur ni autrement, il a répété d'une voix si faible que j'ai cru qu'il soufflait : "Terminus. Descendez. Vous ai assez vues. Descendez avant que je sorte" » (p. 27).

Douze chapitres, comme

autant de stations du chemin de croix de cet homme brisé par la vie et de ses deux filles meurtries pour la vie. Des mots qui font mal, des questions non résolues, des nuages sombres et tenaces, des traumatismes permanents peuplent le roman de Boulrice. Ici ou ailleurs, les cicatrices ne disparaissent pas, les plaies ne se referment jamais complètement.

Voici un roman touchant qui montre à quel point un seul événement peut fêler la fine porcelaine du bonheur...

JENNY LANDRY

LA BÊTE ROUGE

Jeanne-Mance DELISLE
Éditions de la Pleine Lune,
Lachine, 1996, 223 p.

Jeanne-Mance Delisle a écrit deux pièces marquantes de la dramaturgie québécoise, *Un reel ben beau, ben triste* et *Un oiseau vivant dans la gueule*. Elle s'est aussi consacrée à la nouvelle avec *Nouvelles d'Abitibi*. Cette région, où naquit l'écrivaine, baigne également l'univers de *La bête rouge*, son second roman.

Le récit s'ouvre sur ces propos du narrateur : « Je suis en vie. Vivant. J'ai survécu. Du moins, je le crois » (p. 11). « Je » s'appelle Michel-Martial Saint-Laurent, écrivain reconnu. Il raconte, au fil du roman, l'expérience douloureuse

de sa précédente expérience d'écriture. Michel-Martial voulait alors s'inspirer de la vie d'un Métis algonquin d'un genre particulier né en Abitibi, nommé Aldé Letendre. La rédaction du livre devint rapidement une obsession, tant pour l'auteur que pour le sujet de l'œuvre.

L'écrivain voyait en Aldé une proie à traquer ; il voulait le piéger, lui ouvrir les entrailles pour dépouiller l'Amérindien de ses redoutables secrets. Fasciné par la nature noble et sauvage d'Aldé, Michel-Martial gardait bon espoir de lui arracher l'essence de « Bête » qui l'habitait ; jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'Aldé avait le même dessein envers lui...

La bête rouge raconte en fait l'histoire d'êtres dominés par leurs pulsions. La réalité et la fiction s'affrontent et s'entre-déchirent. La plume implacable de Jeanne-Mance Delisle dépeint des personnages ambigus, au caractère parfois surprenant. Les choses sont dites dans cette « franchise brutale des gens de mon pays » (p. 46), avec une écriture qui inspire l'émotion, même dans les descriptions : « [d]es yeux vifs et menaçants comme une lame de couteau, dans un parking d'hôtel » (p. 22). Ces attributs font qu'on lit *La bête rouge* comme on plonge dans l'eau : en retenant son souffle !

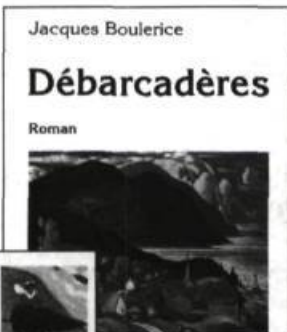
MARC-ANTOINE TANGUAY-LAUZIÈRE

DÉTAIL DE LA MORT

Anne LEGAULT
La Courte échelle, Montréal,
1996, 149 p.
Collection « Roman 16 / 96 »

Quelques années après la mort de ses parents adoptifs, Jean-Étienne Deslauriers prend possession de l'héritage de sa mère biologique, morte à sa naissance : quelques papiers, mais surtout, le journal de l'année qui a précédé sa naissance. Il entre avec un peu de réticence dans cet univers inconnu qu'est celui de Marcelle, sa mère, et vit avec elle les événements d'octobre 70, jusqu'à l'octobre suivant qui sera celui où il naîtra. Jusque-là peu curieux de ce qu'avait été Marcelle, Jean-Étienne sera rapidement intéressé par ce journal qui lui fera connaître sa mère et qui l'obligera en même temps à se demander qui il est, la question de ses origines le confrontant forcément à son présent.

Ce roman emprunte plusieurs voies pour livrer l'histoire de Jean-Étienne. Le journal de Marcelle fait appel au fantastique : le *Détail de la mort* qui donne son titre au roman est un détail d'une tapisserie ancienne qui, à partir de sa reproduction sur une carte postale — une espèce de monstre, de « bête à l'identité trouble » — prend vie et parle à Marcelle. Quant à Jean-Étienne,



ce pourrait être un personnage de roman noir, car il exerce un métier peu banal : il est tueur pour le compte d'un organisme paramilitaire (gouvernemental ?).

Le récit est construit avec intelligence et renouvelle le thème éternel de l'identité. Mais comme il est relativement bref, on a parfois l'impression que certains raccourcis ont été empruntés, privant ainsi les personnages de toute l'ampleur qui auraient pu mieux les imprimer dans notre mémoire littéraire.

GILLES PERRON

MONSIEUR MALAUSSÈNE AU THÉÂTRE

Daniel PENNAC
Gallimard, Paris, 1996, 93 p.

DES CHRÉTIENS ET DES MAURES

Gallimard, Paris, 1996, 94 p.

Deux nouveaux Pennac d'un coup, voilà qui semble inespéré pour les amateurs de la famille Malaussène. Mais il sont tout petits, même pas 100 pages chacun. Et, en plus, il n'y en a qu'un seul qui soit vraiment nouveau.

Monsieur Malaussène au théâtre, c'est une sorte d'introduction à la « tribu » Malaussène, cette étrange famille de Belleville dont le chef est le grand frère Benjamin, bouc émissaire professionnel. Il s'agit d'un monologue, d'un texte qui fait semblant d'être

écrit pour le théâtre, où Benjamin « sera lui-même et tous

les autres personnages ». Ce monologue reprend, essentiellement, les propos que tenait Benjamin à son enfant à naître dans le dernier roman de Pennac (*Monsieur Malaussène*), par lesquels il lui présentait les autres membres de la famille. Quelques passages issus de *La petite marchande de prose* complètent le tout. Le résultat est une introduction intéressante à l'univers de Pennac, mais n'apportera rien à ceux qui ont déjà lu ses quatre romans.

Des chrétiens et des Maures, en revanche, est un récit inédit qui prolonge brièvement cet univers que l'on croyait définitivement clos. Le Petit (un des frères de Benjamin, celui aux lunettes roses) veut savoir qui est son père. Il en perd l'appétit au point de refuser totalement de s'alimenter. Benjamin lui apprendra que son père est un Américain que la famille avait recueilli ; sérieusement blessé, il avait échappé par hasard à des gens qui le torturaient pour lui soutirer des informations. Les Malaussène, chacun y allant de ses talents particuliers, entreprennent de le remettre en état de marche, essayant en même temps d'appréhender qui il est en décodant les propos étranges qu'il tient dans son délire.

C'est donc l'histoire de ce père que raconte Benjamin. Et ce qu'on pourrait en dire de plus juste, de cette histoire, c'est qu'elle montre merveilleusement, dans son début comme dans son dénouement, que toute la vie se trouve dans l'imaginaire et la littérature.

GILLES PERRON

LE PRINCIPE DU GEYSER

Stéphane BOURGUIGNON
Québec/Amérique, Montréal,
1996, 208 p.

Tous ceux qui avaient aimé *L'avaleur de sable* (1993) seront heureux d'en retrouver le narrateur dans ce deuxième roman de Stéphane Bourguignon. Quelques années ont passé et Julien est maintenant le père d'un petit garçon de trois ans. Il se retrouve à l'heure d'un premier bilan de sa relation avec Annie, après cinq ans de vie commune. En fait, c'est elle qui initie la remise en question en proposant que chacun, à tour de rôle, s'offre une semaine de vacances en solitaire dans une petite maison



au bord de la mer. Annie y va la première et y fait la connaissance de Virginie ; Julien s'y rend à son tour et rencontre aussi Virginie... et plus rien n'est simple. Comme le dit Julien, « chaque fois qu'on stoppe la mécanique

complexe de la routine, on ouvre une porte aux emmerdements » (p. 17).

Malgré un mode de vie différent, Julien n'a donc pas vraiment changé. Il assume des responsabilités de père et de pourvoyeur, mais il n'a toujours pas appris à contrôler sa vie : il se laisse encore porter par les événements. Mais *Le principe du geyser* se veut plus « sérieux » que *L'avaleur de sable* ; l'auteur y donne un peu plus dans l'analyse des comportements, le narrateur y justifiant ses problèmes affectifs par ses rapports problématiques avec son père absent.

On retrouve toutefois ce ton et ce sens de l'image bien particuliers, ce regard très masculin sur l'univers du couple, qui confirment l'originalité du style de Bourguignon et qui font de ce livre une « suite » réussie.

GILLES PERRON



Communiqué

LES TROIS GRANDES ENTREPRISES DE TÉLÉCOMMUNICATIONS S'UNISSENT POUR BRANCHER LES ÉCOLES DU QUÉBEC

Bell Canada, Québec-Téléphone et Télébec mettent en commun leurs ressources humaines et technologiques en vue d'établir une véritable inforoute de l'éducation couvrant l'ensemble du territoire du Québec. Lancé dans la foulée du plan Marois, visant l'implantation des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) dans les écoles, ce projet a été rendu public le 27 janvier dernier lors d'une vidéoconférence de presse réunissant les représentants des trois entreprises à Montréal, Rimouski et Rouyn-Noranda.

Le programme SOS-NTIC représente pour les écoles du Québec une offre clés en main comportant non seulement l'accès gratuit à Internet, mais aussi l'implantation d'un réseau interne et externe de télécommunications, l'accès à des contenus pédagogiques francophones ainsi que la formation des enseignants et des gestionnaires des écoles.

L'offre de Bell Canada, Québec-Téléphone et Télébec repose sur un engagement de longue date dans le secteur de l'éducation. Ainsi, les trois partenaires, en collaboration avec la Société GRICS (Société de gestion du réseau informatique des commissions scolaires), ont procédé au cours de la dernière année au branchement de 100 des 157 commissions scolaires du Québec au Ministère de l'Éducation, grâce au projet Éduroute. Ce projet constituant la première étape préalable au branchement des écoles, qui complètera l'instauration de l'inforoute québécoise de l'éducation.

POUR RENSEIGNEMENTS
1 888 767.6842

